

# 報 畫 國

Une fois voir vaut mieux que cent fois entendre.

Tschao-Choung-Kouo.

# 國

# 報



## China illustriert

## China illustrated

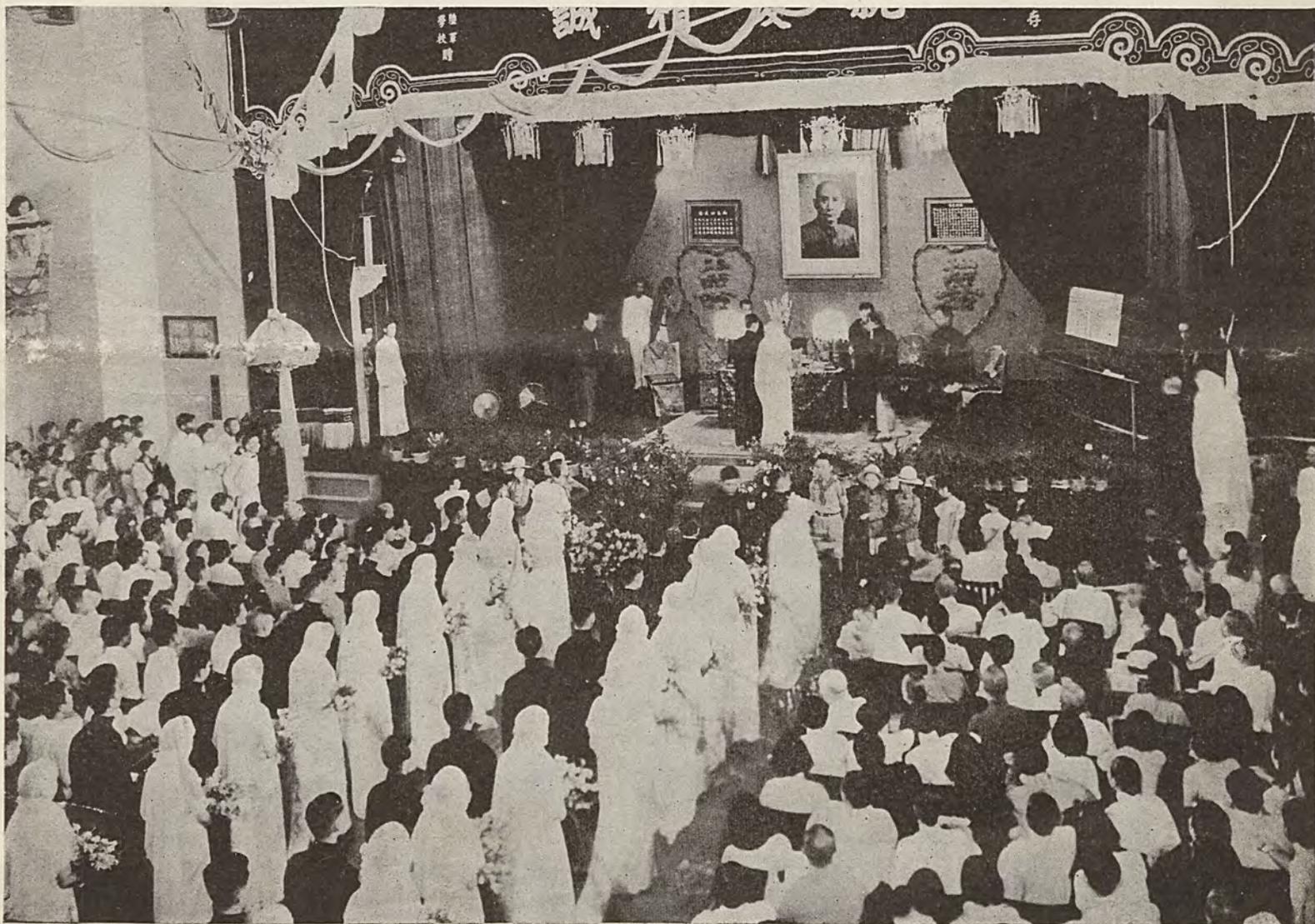
## Chine illustrée

Abonnement par an : **Fr. 3.50**  
Subscription per annum : **Suisse**  
Abonnement jährlich :

Parait une fois par mois.  
Edited monthly.  
Erscheint monatlich.

N° 3 - Octobre 1935

Fr. 0.30 Suisse



36 jeunes couples se marient en commun dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville de Nankin, en présence des autorités municipales (10 août 1935).

36 bridal pairs, jointly contracting marriage in the Town-Hall of Nanking, in the presence of the municipal authorities (August 10th 1935).

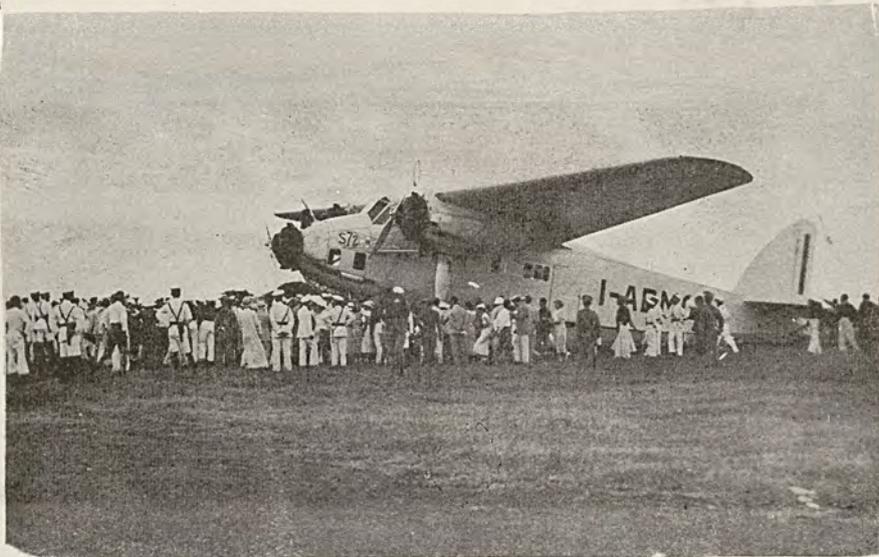
36 Brautpaare gehen im Festsaal des Rathauses von Nanking, in Gegenwart des Magistrats gemeinsam die Ehe ein.



La colonie allemande de Nanking recevant M. Cheng Tieng Fang qui vient d'être nommé ambassadeur à Berlin. On se souvient que la légation chinoise de Berlin a été récemment érigée en ambassade.  
 Reception of Mr. Cheng Tieng-Fang newly appointed ambassador for Germany, by the German colony in Nanking. It is known that the Chinese legation in Berlin has been recently erected into an embassy.  
 Die deutsche Kolonie von Nanking empfängt Herrn Cheng Tieng-Fang, neuernannten Botschafter in Berlin. Wie bekannt wurde kürzlich die chinesische Gesandtschaft in Berlin zur Botschaft erhoben.



L'ambassadeur italien en Chine reçoit les deux aviateurs de l'avion S. 72.  
 The Italian ambassador in China, welcoming the two airmen of the aeroplane S. 72.  
 Der italienische Botschafter in China begrüßt die beiden Flieger des Flugzeugs S. 72.



Cet avion constitue un don de Mussolini pour le maréchal Chiang-Kai-Chek. Son atterrissage en Chine.  
 This aeroplane is a gift of Mussolini for maréchal Chiang-Kai-Chek. Its landing in China.  
 Dieses Flugzeug stellt ein Geschenk Mussolinis für Marschall Chiang-Kai-Chek dar. Seine Landung in China.



Arrivée du nouveau ministre hollandais en Chine à Changhai (× le ministre ; O son épouse).

Arrival of the recently appointed Dutch minister plenipotentiary for China at Shanghai (× the minister ; O his wife).

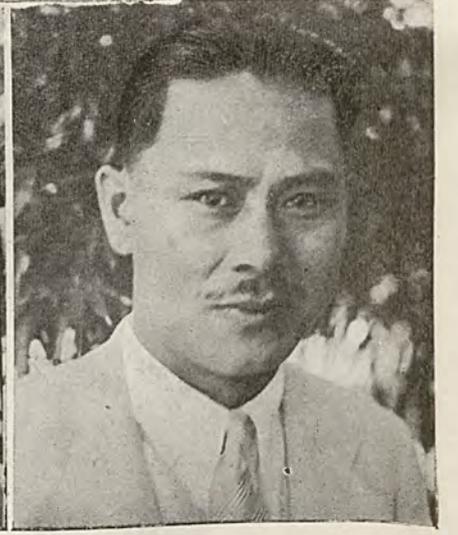
Ankunft des neuernannten holländischen Gesandten für China (× der Gesandte ; O seine Gemahlin) in Shanghai.



M. Chou Ngo-Hsiang, nommé ministre de Chine en Belgique, s'embarque avec sa famille à Changhai.

Mr. Chou Ngo-Hsiang, recently appointed minister plenipotentiary for Belgium, going on board with his family at Shanghai.

Der neuernannte chinesische Gesandte für Belgien, Herr Chou Ngo-Hsiang, schiffet sich mit seiner Familie in Shanghai ein.



Le général aérostier Chang Wei-Tsang qui vient d'être nommé ministre de Chine à Cuba.

Flying-general Chang Wei-Tsang recently appointed minister plenipotentiary for Cuba.

Der neue chinesische Gesandte für Kuba, Fliegergeneral Chang Wei-Tsang.

# La jeunesse en Chine

## Young folks in China

### Die Jugend in China



Inauguration solennelle de « l'année de l'enfant » à l'Hôtel de Ville de Changhai, en présence des autorités municipales.

Solemn inauguration of the « children's year » in the Town-Hall of Shanghai, in presence of the municipal authorities.

Feierliche Eröffnung des « Kinderjahres » im Shangaier Rathaus in Gegenwart der städtischen Behörden.

Solennités à l'occasion de l'inauguration de « l'année de l'enfant » ; des milliers d'enfants devant le mausolée du Dr. Sun-Yat-Sen.

Solemnities inaugurating the « children's year » ; many thousands of children in front of Dr. Sun-Yat-Sen's mausoleum.

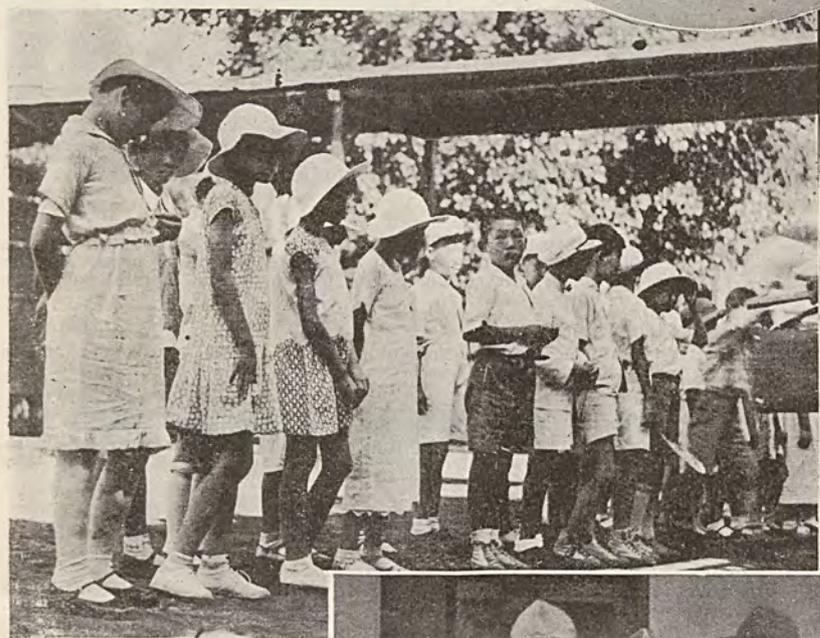
Eröffnungsfeierlichkeiten des « Kinderjahres » ; tausende von Kindern vor dem Mausoleum Dr. Sun-Yat-Sen's.



Ces quatre étudiants sont en train d'effectuer un voyage à pied à travers la Chine

These four students are on a walking-tour across China.

Diese vier Studenten sind auf einer Fusswanderung durch ganz China begriffen.



Exercices hygiéniques de la jeunesse chinoise.

Hygienic training of young folks in China.

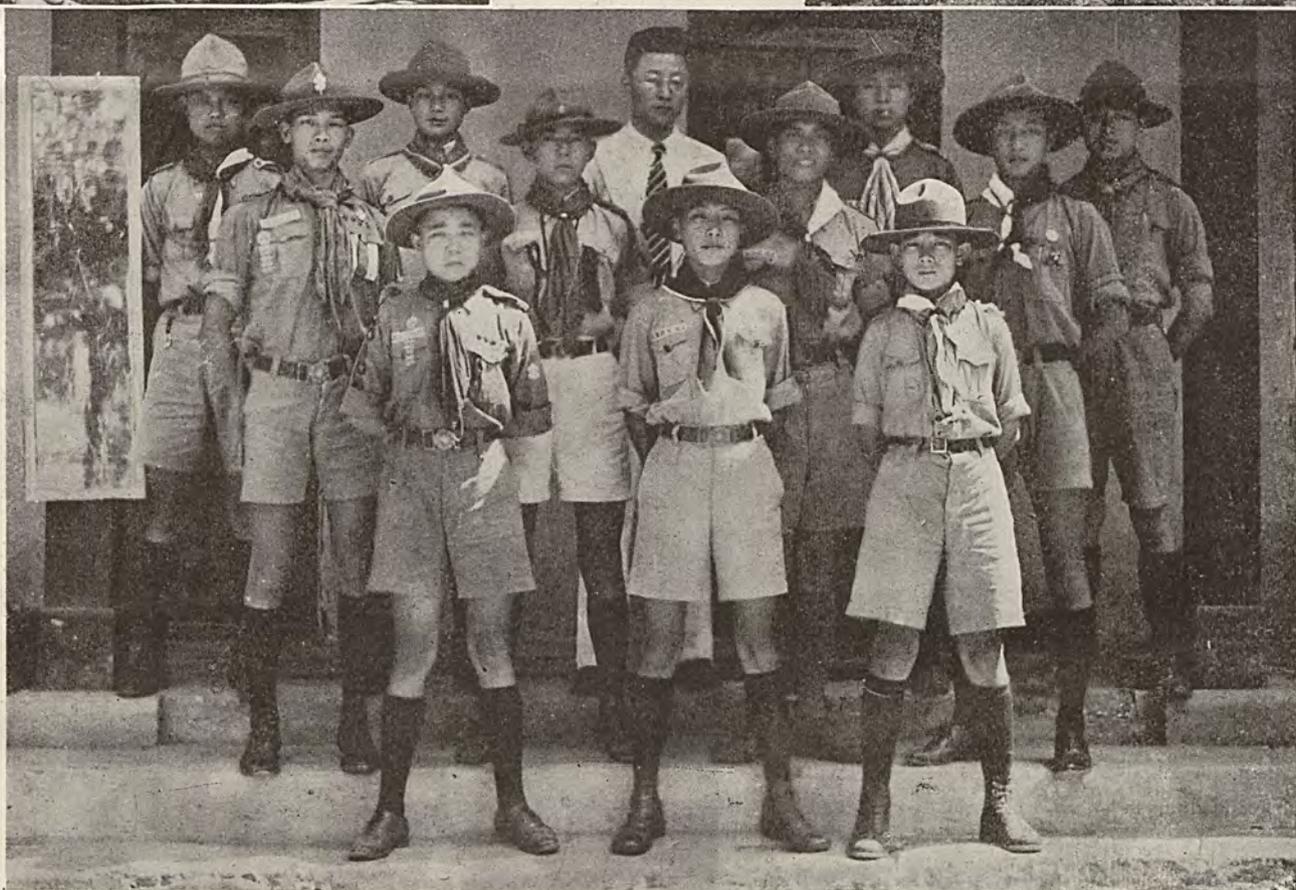
Übungen; die chinesische Jugend wird in Gesundheitspflege unterwiesen.



Le grand air est nécessaire aux enfants. Chaque semaine les instituteurs font une excursion avec leurs élèves.

Children must take the air. Every week schoolmasters make trips with their pupils.

Kindern tut frische Luft not. Jede Woche unternehmen die Schullehrer mit ihren Schülern einen Ausflug.



Des éclaireurs chinois qui prendront part à la réunion internationale des éclaireurs en Amérique. Avant le départ.

Chinese boy-scouts before setting out on a journey to America, where they will take part in the boy-scouts' international meeting.

Chinesische Pfadfinder werden anlässlich der internationalen Pfadfindertagung nach Amerika geschickt. Vor der Abreise.



# Les Chinois à l'étranger Chinese abroad Chinesen im Ausland

En Californie, les Américains ont aménagé un parc qui sera utilisé pour des expositions internationales. Deux pavillons y ont été mis à la disposition de la colonie chinoise locale, ce qui lui permettra de faire connaître à ce pays la culture de la Chine.

- a) Les deux nations hissent leurs drapeaux respectifs.
- b) Remise des clés par le représentant du gouvernement américain.

For the purpose of international exhibitions the Americans have accommodated in California a park. Two pavilions have been placed to the disposal of the local Chinese colony, which is thus enabled to propagate Chinese culture in that country.

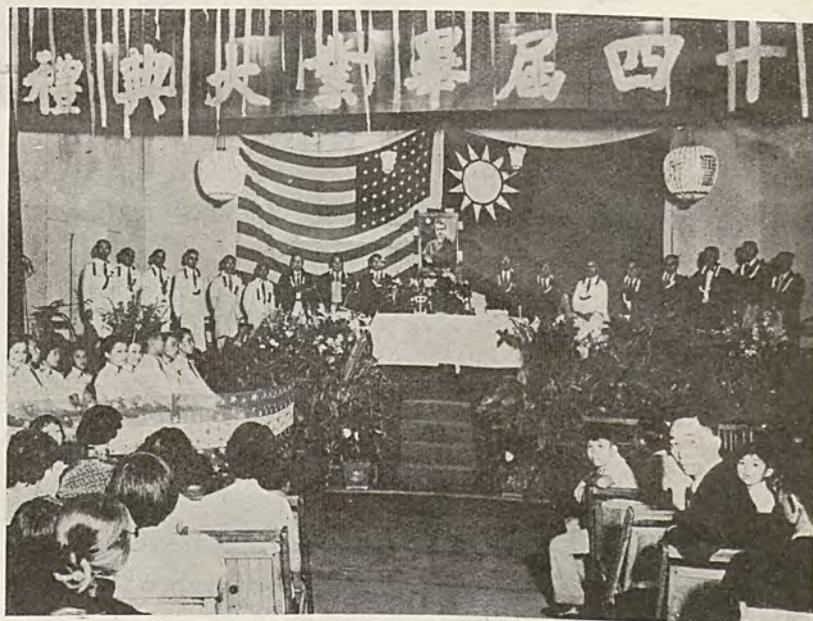
- a) Hoisting of the national flags of both countries.
- b) The representative of the American government hands the keys.

In Kalifornien haben die Amerikaner einen Park bereitgestellt, der internationalen Ausstellungszwecken dienen soll. In diesem wurden der dortigen chinesischen Kolonie für ihre Kulturpropaganda zwei Pavillons angewiesen.

- a) Beide Nationen ziehen ihre Flaggen auf.
- b) Der Vertreter der amerikanischen Regierung übergibt die Schlüssel.



b



**A Honolulu.**

L'école chinoise de Honolulu fondée par le Dr. Sun-Yat-Sen et dans laquelle l'actuel président de la république chinoise, M. Lin-Ssen (+), fut en son temps professeur, fête sa quatorzième fin d'année scolaire.

**At Honolulu.**

The Chinese school at Honolulu, founded by Dr. Sun-Yat-Sen and in which the actual president of the Chinese republic, Mr. Lin-Ssen (+), taught, celebrates its 14. breaking-up.

**In Honolulu.**

Die von Dr. Sun-Yat-Sen begründete chinesische Schule, in der seinerzeit der jetzige Reichspräsident Lin-Ssen (+), als Professor tätig war, hält ihre 14. Schulschlussfeier ab.

**Rotterdam.**

Réunion d'étudiants chinois, organisée par la « Fédération des Etudiants Chinois » en Europe. Assis : (x) M. le Dr. King Wunz-Sse, ministre chinois à La Haye ; (O) Mme King Wunz-Sse.

Meeting of Chinese students organized by the « Federation of Chinese Students » in Europe. Sitting : (x) Dr. King Wunz-Sse, Chinese minister plenipotentiary at the Dutch court ; (O) Mrs. King Wunz-Sse.

Tagung chinesischer Studenten, veranstaltet von der « Vereinigung chinesischer Studenten » in Europa. Sitzend : (x) Dr. King Wunz-Sse, chinesischer Gesandter in Holland ; (O) seine Gemahlin.



**A Rangoon.**

M. Tcheng Tien-Hsiao, peintre réputé, originaire de la Chine méridionale, se rend avec plus de 300 des meilleurs tableaux chinois modernes en Italie, en vue d'y organiser une exposition. Au cours du voyage, il séjourna brièvement à Rangoon ; il profita de l'occasion pour y exposer les tableaux en question pendant trois jours. Nous le voyons, ici, peindre en présence d'une nombreuse assistance.

**At Rangoon.**

Mr. Tcheng Tien-Hsiao the well-known painter from Southern China, is carrying more than 300 of the best modern Chinese paintings to Italy, in order to organize there an exhibition. On his voyage he stopped for a short time at Rangoon and embraced the opportunity of showing the pictures for three days. He may be seen here, painting in presence of a numerous audience.

**In Rangoon.**

Der bekannte südchinesische Maler, Herr Tcheng Tien-Hsiao bringt mehr als 300 der besten modernen Bilder chinesischer Künstler nach Italien, um dort eine Ausstellung zu veranstalten. Auf der Reise hielt er sich kurze Zeit in Rangoon auf und benutzte die Gelegenheit, die Bilder dort drei Tage auszustellen. Man sieht ihn hier, vor dem Publikum malend.

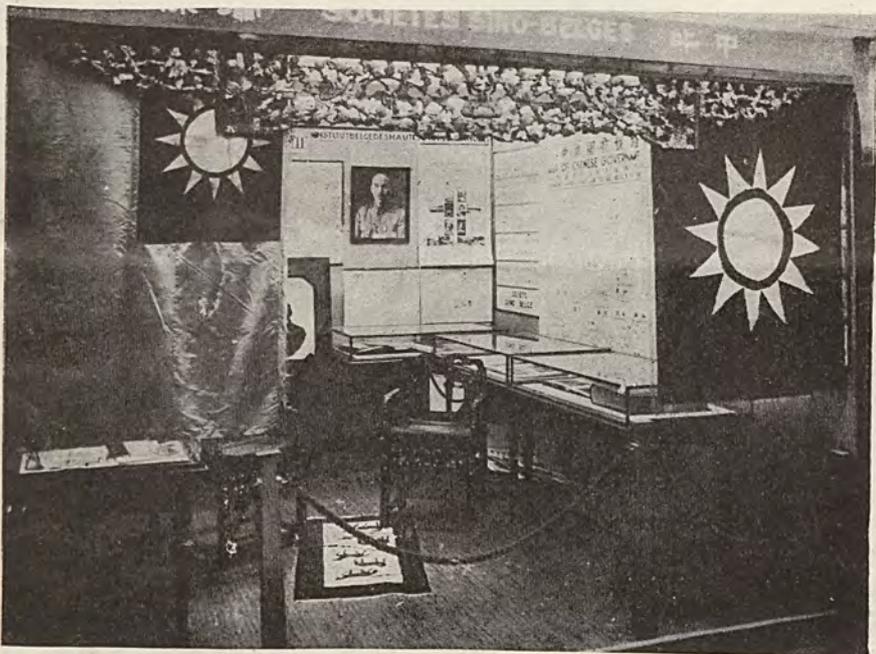




*C. E. Boesch  
Geneve  
2*

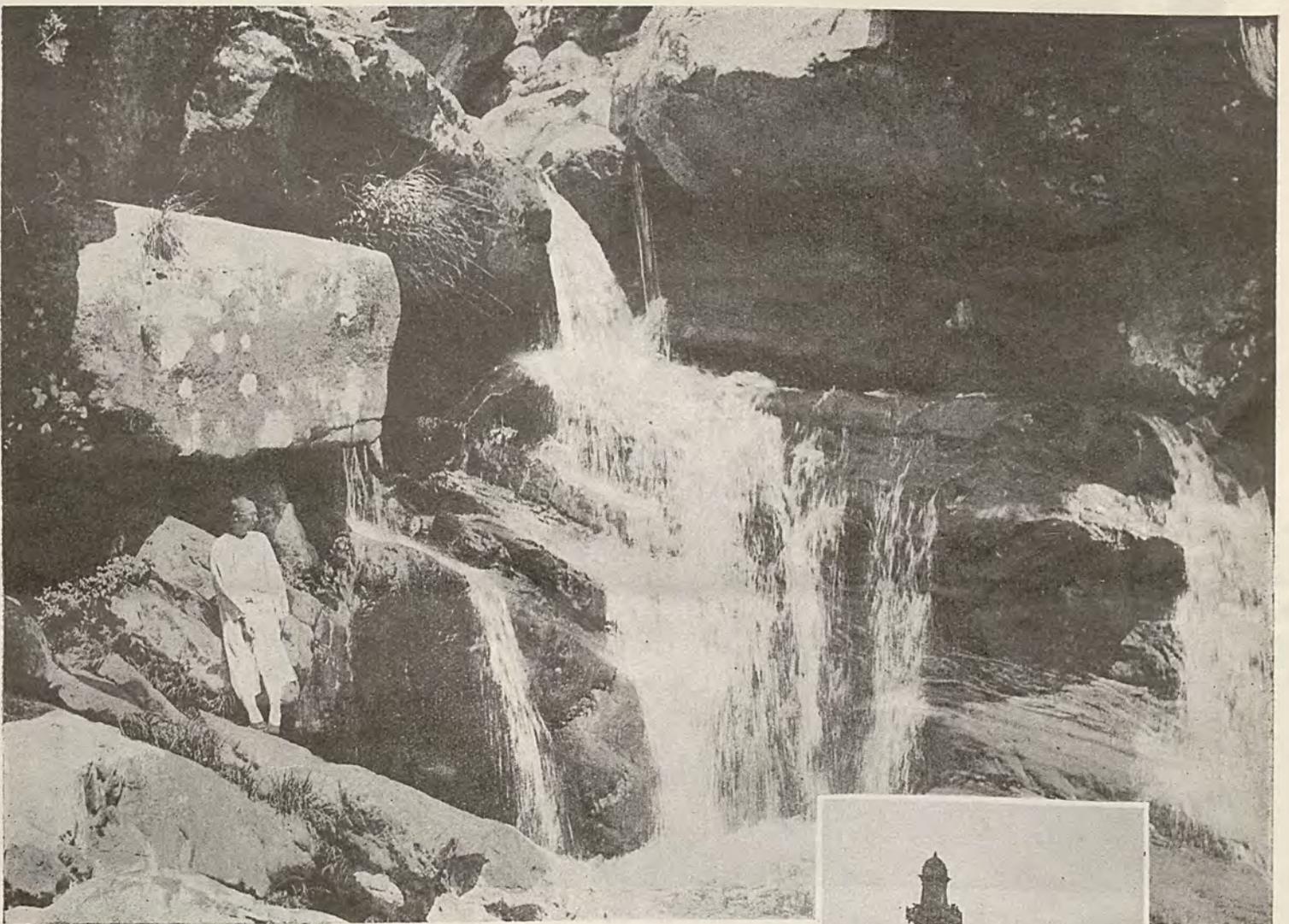
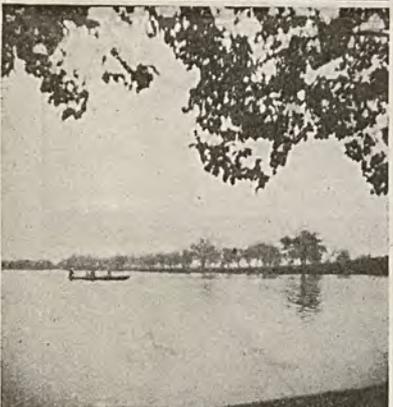
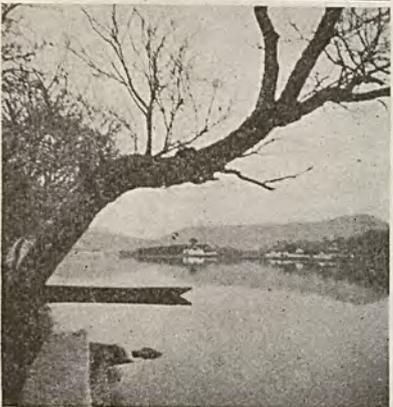
Cette année comme les précédentes la Coopération Intellectuelle s'est réunie à Genève. L'assistance y fut nombreuse. Etaient représentés parmi les états de l'Asie : la Chine (par le Dr. Tienshe Hu 1 et le professeur Li Ssou Kwang 2), le Japon (par M. Anezaki) et les Indes (par Sir Radhakrishnan).  
 Every year the « Coopération Intellectuelle » holds a meeting at Geneva ; this year it was particularly brilliant. Of the Asiatic states were represented : China (by Dr. Tienshe Hu and prof. Li Ssou Kwang), Japan (by M. Anezaki 3) and India (by Sir Radhakrishnan 4).  
 Die « Coopération Intellectuelle » hat auch in diesem Jahre in Genf eine gut besuchte Tagung abgehalten. Von den asiatischen Staaten waren China (durch Dr. Tienshe Hu 2 und Professor Li-Ssou-Kwang 1), Japan (durch Herrn Anezaki 3) und Indien (durch Sir Radhakrishnan 4) vertreten.

Cet été, une commission composée de dames américaines et chargée d'étudier les problèmes de l'éducation féminine, a visité Shanghai.  
 This summer a commission of American ladies, investigating the problems of feminine education, has visited Shanghai.  
 In diesem Sommer besuchte eine amerikanische Kommission, die Fragen der weiblichen Erziehung studiert, Shanghai

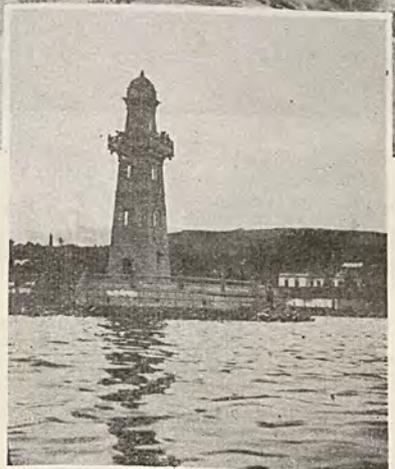


A l'Exposition Universelle de Bruxelles. Coin de la section chinoise, aménagée par les « Sociétés Sino-Belges ».  
 In the International Exhibition at Brussels. Corner in the Chinese section, furnished by the « Sociétés Sino-Belges ».  
 In der Brüssler Weltausstellung. Ecke in der von den « Sociétés Sino-Belges » eingerichteten chinesischen Abteilung.

Réception d'une commission d'étudiants siamois en Chine par le chef de la section de propagande du parti Kouomintang, M. Ye Tsou Tsang.  
 Reception of a group of Siamese students in China by the chief of the propaganda-section of the Kuomintang-party, Mr. Ye Tsou Tsang.  
 Empfang einer siamesischen Studentenkommission in China durch den Propagandaleiter der Kuomintang-Partei, Herrn Ye Tsou Tsang.



Cascade au Mont Loo-Ssan.  
Cascade at Mount Loo-Ssan.  
Wasserfall am Loo-Ssan Berg.



Tour sur un îlot du Lac de l'Ouest près de Hang-Chou.  
Tower on an islet of the West-Lake, near Hang-Chou.  
Turm im Westsee, bei Hang-Chou.

A gauche, de haut en bas.  
On the left, from top to bottom.  
Links von oben nach unten zu lesen.

1  
Le Parc Li-You Wu-Si.  
The Park Li-Yu Wu-Si.  
Der Li-You Wu-Si Park.

2  
Terrasse dans le parc.  
Terrace in the park.  
Terrasse im Park.

3  
Au Mont Tsao-Ssai. Vue sur les pruniers en fleurs.  
On Mount Tsao-Ssai. View on the plum-trees in flower.  
Auf dem Tsao-Ssai Berg. Blick auf die blühenden Pflaumenblüten.

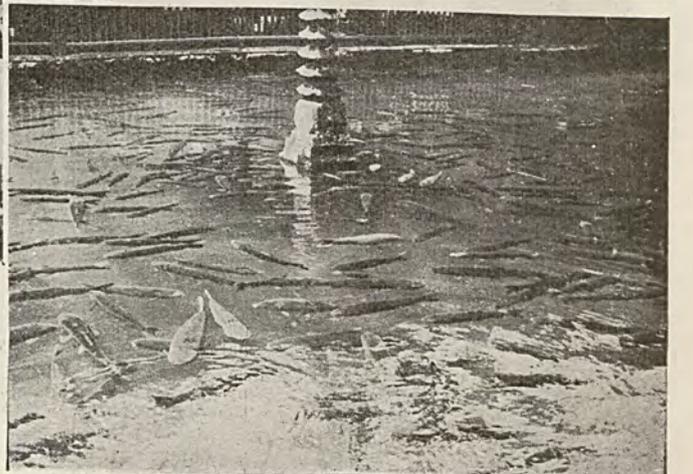
4 - 5  
Si-Hou (Lac de l'Ouest).  
Si-Hu (West-Lake).  
Si-Hu (Westsee).

6  
Canot de plaisance sur le lac Si-Hou.  
Pleasure-boat on Si-Hu Lake.  
Vergnügungsboot auf dem Si-Hu See.

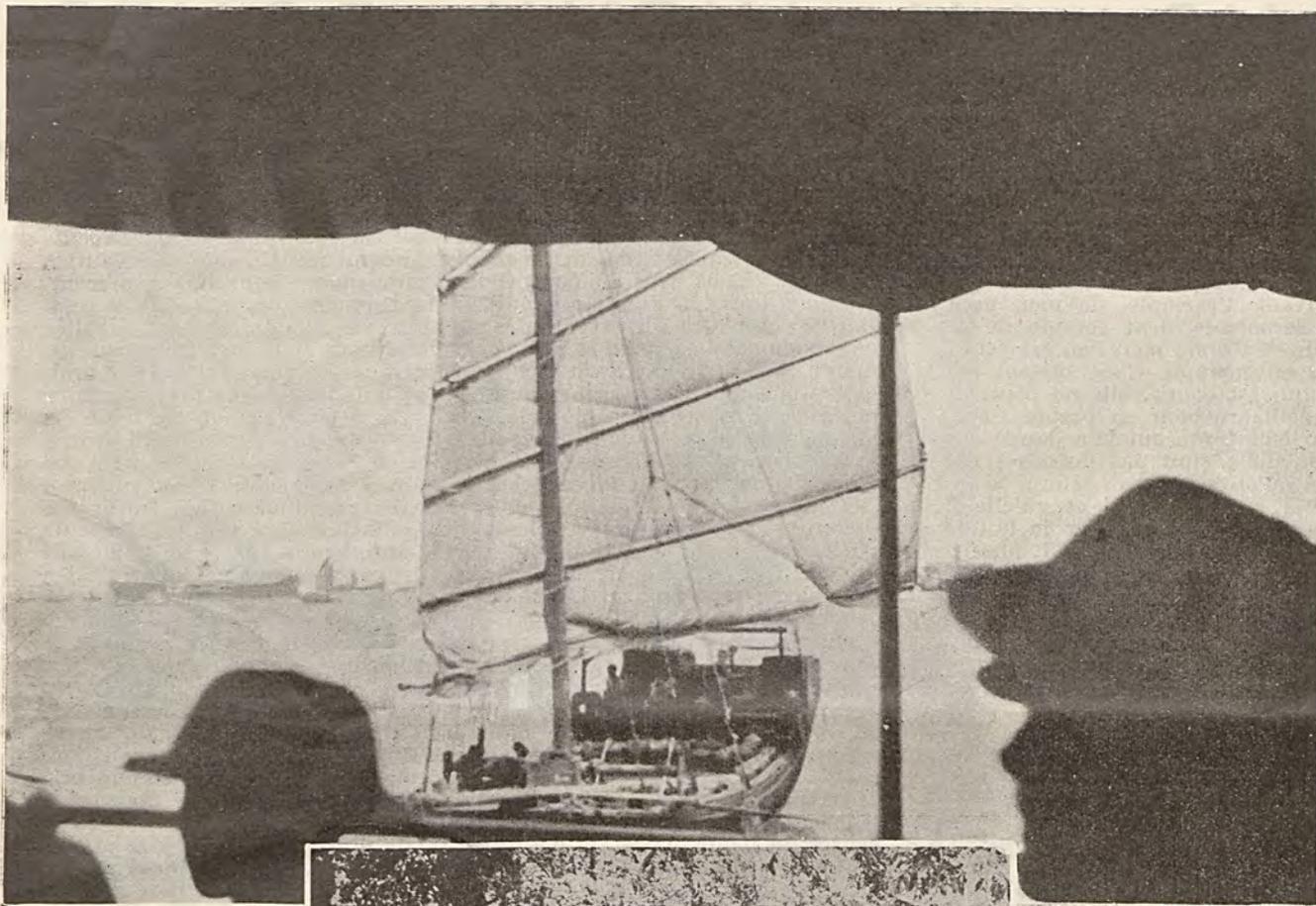
Le Mont Tien-ping-ssan, aux environs de la ville de Sou-tcheou.  
Mount Tien-ping-ssan, near the town of Su-tcheu.  
Der Tien-ping-ssan Berg, bei der Stadt Su-tcheu.



Monument sur l'îlot Yuan-to-tchou, situé dans le Lac Tai-Wou (près de Wou-Si).  
Monument on the Yuan-to-tchou islet in the Tai-Wu Lake (near Wu-Si).  
Denkmal auf dem Yuan-to-tchou, Inselchen im Tai-Wu See (bei Wu-Si).



Coup d'œil près de Hang-chou qui démontre assez, combien le Lac de l'Ouest est poissonneux.  
A view near Hang-chu, proving that the West-Lac abounds in fish.  
Diese Aufnahme bei Hang-chu, zeigt den Fischreichtum des West-sees.



Véhicules indispensables pour passer un week-end agréable :

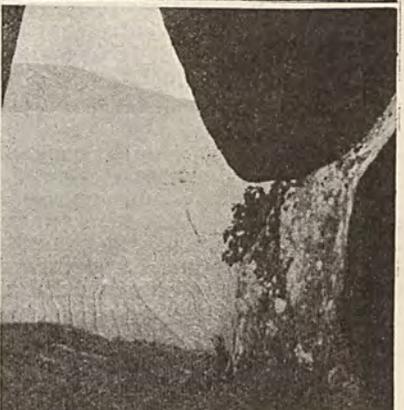
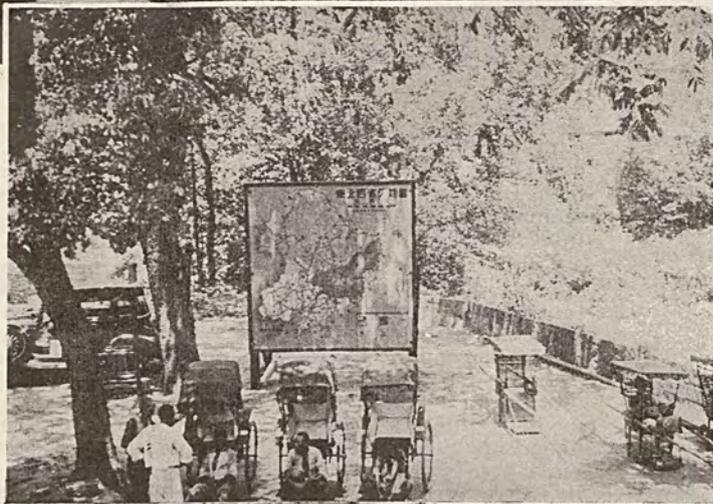
- a) des jonques,
- b) des rickshaws.

These conveyances are requisite for a pleasant week-end :

- a) junks,
- b) rickshaws.

Für ein schönes week-end unentbehrliche Fahrzeuge:

- a) Dschunken,
- b) Rickshaws.



A droite, de haut en bas.  
On the right, from top to bottom.

Rechts, vom oben nach unten zu lesen.

**1**  
Temple.  
Tempel.  
Tempel.

**2**  
A l'intérieur du temple (l'inscription « Bouddha » à la porte).  
Inside the temple (the inscription « Buddha » on the door).

Im Tempelinnern (der Name « Buddha » auf dem Tor).

**3**  
Ici l'eau reflète la triple image de la lune (lac de l'Ouest).  
Here the water reflects the threefold image of the moon (Westlake).

Hier spiegelt sich der Mond dreifach im Wasser wieder (Westsee).

**4**  
« Chang Kang-Toung ». Caverne formant un tunnel. Pu-tou (Chekiang).  
Cave forming a tunnel. Pu-tu (Shekiang).  
Berghöhle, einen Tunnel bildend. Pu-tu (Shekiang)

**5**  
Fameuse caverne à Ni-Shing.  
Famous cave at Ni-Shing.  
Bekannte Felshöhle bei Ni-Shing.

**6**  
Statues du Bouddha dans le roc (Nankin).  
Statues of Buddha in the rock (Nanking).  
In den Fels eingebaute Buddha-Statuen (Nanking).



Sur la hauteur du Mont Tai-Ssan.  
On Mount Tai-Ssan.  
Auf der Höhe des Tai-Ssan-Berges.

Bizarres formations de la pierre au Mont Tai-Ssan.

Strange stone-formations on Mount Tai-Ssan.

Seltene Steinbildungen auf dem Tai-Ssan-Berg.



Rocher sur l'îlot de Yuan-to-chou (lac Tai-ho, near Wu-Si).

Rock on the islet of Yuan-to-chu (lake Tai-ho, near Wu-Si).

Felsen auf der Yuan-to-chu Insel (im Tai-ho See, bei Wu-Si).

# DE RETOUR AU VIEUX FOYER



Mon vieux foyer, ce n'est pas la maison de mon père, c'est celle des grands-parents maternels. Deux ans après ma naissance, ma mère est morte, et depuis lors j'habite chez mes grands-parents. Douze ans déjà. Grand-mère m'aime beaucoup. Je ne l'appelle que « Ma », suivant l'exemple de mon petit oncle. Tout le monde tient compte de ce que j'ai perdu si tôt ma mère, on est gentil et prévenant envers moi. C'est surtout ma petite tante qui est bonne, elle ne pourrait guère être meilleure pour sa propre sœur. C'est la deuxième tante qui m'a donné des soins tant qu'elle n'était pas mariée ; j'ai entendu dire qu'en son temps, elle a beaucoup pleuré à cause de moi et qu'elle a couru partout pour me procurer le lait le plus frais. Quand je riaais, elle riait aussi ; quand je pleurais, ses larmes coulaient. Oh, avant son mariage, j'ai connu un bonheur immense ! Pour lui être agréable, tout le monde me gâtait et je vivais comme un des anges du paradis, et si la moindre rudesse était commise à mon égard, elle éclatait en pleurs.

Je vis toute l'année chez grand-mère et je m'inquiète peu de ma propre famille, je n'y vais que si je ne puis faire autrement. Parfois, aux jours de fête, mon père s'obstine, alors il me fait chercher et je dois passer quelques nuits sous son toit ; mais je me sens malheureux et je boude, et il arrive que je me sauve en cachette et que je rejoigne la maison de mes grands-parents.

Je me souviens : — plus tard, quand j'ai dû fréquenter l'école du village, j'ai habité chez mon père, mais tous mes moments libres je les passais au vieux foyer, autour duquel rôdait éternellement mon imagination nostalgique, qui en faisait un paradis. Vieux foyer, où régnaient le bien-être et la joie ; où la bonne humeur rayonnait sur tous les visages. Les épouses des oncles jamais querelleuses, toujours prévenantes et déférentes envers grand-maman. Grand-père était un homme de qualité et remplissait, en ville, les fonctions importantes de juge de paix. Il ne se souciait guère de ce qui se passait à la maison, car les disputes des citoyens occupaient tout son temps. Tous les matins, il montait dans sa chaise à porteurs et, tous les matins, on le portait en ville ; tous les soirs, il rentrait de la même manière. Jamais, je ne l'ai entendu élever la voix. Quant aux oncles, leurs champs d'activité à tous était l'école : les uns y allaient comme instituteurs, les autres y étudiaient encore. Vivant ainsi loin de nous pendant la plus grande partie de l'année, ils nous revenaient pour les vacances d'été et d'hiver et se comportaient comme des hôtes polis et tranquilles. Je me rappelle toujours avec plaisir les repas pris en commun, ils s'entretenaient avec leur père ; de bons rires éclataient, la joie régnait. Et je formais en moi-même le projet de devenir un jour à mon tour le chef vénéré d'une famille contente et heureuse. Tout cela est le passé et n'existe plus que dans mon souvenir reconnaissant et attendri ! —

Ma vie s'est écoulée pendant quelques années loin du pays natal. Il y a peu de temps, j'y suis retourné. C'était au début du mois de janvier par une journée cruellement froide et sombre. Rentré de l'étranger, il fallut bien que je reste une nuit sous le toit de mon père : mais cette nuit passée, je ne tins plus en place. J'avais hâte de rejoindre mon vieux foyer. La première personne que je rencontrai après avoir poussé la porte vétuste, fut ma deuxième tante. Elle fit : « Tiens, c'est toi, Tien-chen, voilà bien longtemps qu'on ne t'a plus vu. Entre donc ! ». Elle me conduisit au salon et m'invita aimablement à prendre place. Pourtant mon cœur se serra, car je ne m'attendais pas à un accueil aussi cérémonieux. Jadis, quand je me trouvais dans cette maison, j'allais ici et là, tantôt je descendais à la cave, tantôt je montais à la cuisine ; enfin, je rôdais partout, mais jamais, au grand jamais, je n'entraîrais au salon. J'eus le sentiment que ma tante faisait preuve d'un excès de politesse, que son visage n'exprimait plus la tendresse d'un cœur aimant et qu'il y avait quelque chose de factice dans toute sa manière d'être. Je lui demande : « Où est l'oncle ? ». Elle répond : « Il est allé avec les deux autres frères visiter les tombes ; tu n'ignores pourtant pas que ton grand-père, ta grand-mère et la petite tante sont morts ! ». « Je le sais », dis-je, « moi aussi j'aimerais visiter leurs tombes ». « C'est le nouvel-an », répond-elle, « ne sois pas si pressé, garde ta place ! D'ailleurs je ne t'ai encore rien offert ! ». Elle se sauve, puis revient, après quelques instants, en apportant du thé, des sucreries et des œufs cuits. Elle me verse une tasse de thé rouge et fort et dit : « S'il te plaît, mange vite ces œufs ! Tu erres partout dans le monde ; si tu manges ces œufs, le yuan pao\* roulera dans ta poche ! ». Il ne me reste qu'à m'exécuter et je mange en silence. Je me souviens que, du temps de grand-mère, j'étais friand de ces œufs, mais maintenant je ne leur trouve aucun goût. Mon estomac est-il devenu autre ? La tante reste assise, immobile, et me regarde manger. Pour rompre le silence, je laisse tomber quelques phrases insignifiantes, tandis que mes yeux contemplent les choses qui m'entourent. Il me semble que le salon a bien perdu de son ancienne élégance. Quelques rouleaux portant des inscriptions en l'honneur des chers disparus sont accrochés aux parois et on y voit aussi les portraits des grands-parents. Une impression de tristesse et de solitude se dégage de cette ambiance. Tout-à-coup, le rideau de la porte s'écarte, c'est la première tante, la femme de l'oncle aîné, qui entre ; elle apporte des fruits et des sucreries ; elle est accompagnée d'un petit cousin que je ne connais pas et qui porte une théière en bronze, visiblement trop lourde pour lui, entre ses deux mains. « Cher Tien-chen, il est bien rare qu'on te voie par ici », fait-elle. Elle me tend un plat rempli de gâteaux, me verse du thé, enlève la coque des œufs qu'elle a cuits pour moi. Elle rit et dit : « Je te souhaite une heureuse année ! Pour avoir du « yuan pao », il faut que tu manges bien ! ». Je réponds que j'ai déjà mangé. « Je n'accepte pas cette excuse », déclare-t-elle, « c'était pour faire plaisir à l'autre

tante. Il faut que tu en fasses autant pour moi ! ». A peine eut-elle proféré ces mots que la voix aigre de la troisième tante se fait entendre. Cette voix me rappelle les bruits stridents d'un sifflet. Je ne puis m'empêcher de penser que, si elle est par hasard en colère, ses glapissements doivent s'entendre à la distance d'un kilomètre. Elle dit aux autres tantes : « Vous avez déjà roulé du « yuan pao » pour lui. A présent, c'est mon tour ! ». Elle m'ordonne en riant de manger de ceci et de cela. Afin de complaire à mes parentes, je m'exécute, toujours sans consulter mon estomac. Je mange et j'observe. De plus en plus, je suis convaincu qu'une scission a dû avoir lieu dans la famille. Quand j'étais enfant, j'avais pourtant entendu dire aux oncles qu'ils resteraient toujours unis, qu'ils ne se sépareraient jamais. Tout cela a bien changé ! Ce que les oncles tardent à rentrer ! La première tante s'aperçoit bien de l'ennui et de la tristesse que j'éprouve là, assis devant elles dans le salon. Aussi m'appelle-t-elle et me fait-elle entrer dans « sa cuisine ». Sa cuisine ! C'est la chambre où jadis je dormais avec grand-mère. Les traces des pieds du lit sont encore visibles sur le plancher. Je sais que plusieurs générations de la famille ont dormi là. Maintenant, ils en ont fait une cuisine, il y a le foyer, la cheminée, le garde-manger ; tout l'ancien ameublement a disparu. La tante dit : « Je suis sûre que tu ne t'y retrouves plus ! ». D'un signe de tête je lui donne raison. « C'est que la situation n'est plus la même ; nous avons procédé à un partage et je pense qu'il vaut mieux ainsi ». Elle vient tout près de moi et me chuchote à l'oreille : « Moi et ton oncle aîné, nous avons pu mettre un peu d'argent de côté ; cette idée ne « leur » permet pas de dormir tranquilles ; ils ne songent qu'à s'approprier notre bien comme ils ont fait pour l'héritage des grands-parents ». Je fais : « Hum, hum ! ». « Ton deuxième oncle », poursuit-elle, « est vraiment un malin. Il ne cesse de se lamenter de sa pauvreté, avec ça on raconte qu'il a déjà acquis une maison en ville ». Je fais : « Hum, hum ! ». Je n'ai rien à lui dire et je ne cesse de penser au temps passé. Je n'aurais jamais prévu que mes oncles et mes tantes, qui semblaient vivre en si bonne intelligence, finiraient par se quereller. Oui, tout a bien changé !

Je la quitte et je vais trouver la deuxième tante dans sa cuisine ; celle-ci est bien l'ancienne, mais elle n'a plus le même aspect sympathique. Ici, c'était ma place préférée, car grand-mère s'y tenait toute la journée et y préparait ses bons plats. Moi, je tournais autour d'elle et je jouais. Voici accroché au mur un plateau vieux et terni dont je me souviens bien. Que de fois n'ai-je coupé sur lui des petits radis pour aider grand-maman ! Et là-bas, l'immense pot à eau, je m'en servais souvent comme table et j'y étalais mes jouets.

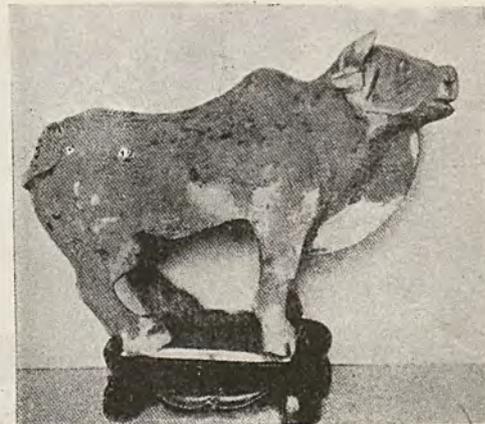
La deuxième tante aussi se met à épancher son cœur : « Cher Tien-chen », dit-elle, « ta grand-mère était à peine froide que ta première tante a proposé de diviser les pièces de l'appartement ainsi que le reste. Elle, ça l'arrange, puisqu'elle est riche ; mais pour nous autres, la vie est ainsi rendue encore plus difficile. Ce n'est pas étonnant qu'elle ait des sous ; ton grand-oncle est professeur depuis de nombreuses années, tout ce qu'il économise, il le remet à ses beaux-parents, qui lui payent de bons intérêts. D'ailleurs, au moment où l'héritage fut partagé, ils ne se sont pas oubliés... ». Je réponds : « Hum, hum ! ». « C'est que mon mari, ton oncle, tout en étant lui aussi professeur, est moins adroit que les deux autres oncles, qui s'entendent comme larrons en foire ; aussi le trompe-t-on facilement et les choses tournent éternellement à notre désavantage ».

Elle lève la tête pour me regarder et je vois qu'elle est étonnée de mon mutisme ; elle boit une gorgée de thé et continue quand même : « Tu te rappelles sans doute, mon bien cher Tien-chen, que les salons situés des deux côtés de la maison sont les meilleures pièces de toute la maison ; aussi se pouvait-on passer de les remettre à neuf ; c'est pourquoi les deux autres s'en sont emparés. Pour ce qui est de la grande salle, il a été convenu, il est vrai, qu'elles nous appartiendraient en commun ; seulement tu comprends, comme ton oncle et moi nous manquons d'argent, nous n'avons que rarement des hôtes, et il ne nous est pas possible d'y faire jouer des comédies ; ça fait que nous ne jouissons pas de cette propriété commune qui ne nous vaut que des ennuis ».

Je me sens en proie à un malaise croissant. Pour ne plus entendre ses plaintes, je me lève et je me rends chez la troisième tante. La pièce dans laquelle elle a installé sa cuisine, servait de mon temps de grenier — bien des fois j'y ai moulu les grains de soja et j'y ai pilé du riz, afin de préparer le « to-fou »\*. Cette tante ne me reçoit guère autrement que les deux autres, bien au contraire ; elle est encore plus bavardes que celles-là, ses critiques sont encore plus malveillantes, ses plaintes plus âpres. Elle farcit son récit de détails fastidieux. « Pourquoi, se demande-t-elle avec amertume, est-elle la plus désavantagée, alors qu'elle a le plus contribué aux frais de l'enterrement des grands-parents. » Maintenant que j'ai vu mes trois tantes, une indicible tristesse s'est emparée de moi ; il n'existe plus, mon vieux foyer, si gai et si agréable ; on a réparti les pièces de la maison, la division et la discorde règnent dans les cœurs. Aussi n'ai-je aucune envie de prolonger ma visite et je prends congé sans même attendre le retour de mes oncles.

Je me trouve de nouveau dans la rue ; le ciel est tout couvert de gros nuages ; il bruine ; un froid humide me pénètre. Je marche la tête baissée. Je ne me suis pas retourné une seule fois pour conserver vivante l'image de mon vieux foyer.

Ho-Chia-Kouei.



\* To-fou (sorte de fromage blanc).

\* « Yuan pao » signifie « pièce d'argent ». Les œufs cuits symbolisent, le jour de l'an, les pièces d'argent qui roulent dans la poche.

# HUMOUR HUMOR



- 1) M. Cheng en train de souper au restaurant en compagnie d'une étoile de cinéma.
- 2) M. Wang : Ce soir j'ai vu ce bon M. Cheng souper avec une étoile de cinéma.
- 3) Mme Wang à Mme Cheng : Le but particulier de ma visite est de vous faire une communication qui ne manquera pas de vous intéresser.
- 4) Mme Cheng à M. Cheng : Votre légèreté et votre bêtise ne font qu'augmenter. Il faudra que je vous donne une leçon sérieuse.
- 5) M. Cheng à Mme Cheng : Tu ne connais cette histoire qu'en partie ; ce bon M. Wang était alors accompagné d'une danseuse.
- 6) M. Wang à M. Cheng : Dites donc, cher monsieur, quand avez-vous fait connaissance de cette étoile de cinéma ? — M. Cheng : Oh, quant à ça, vous n'avez qu'à rentrer et à interroger votre femme ; elle vous donnera tous les renseignements que vous pourrez désirer.
- 7) Tableau...

## WITZE

Mann : Heute hat mich ein Heiratsvermittler besucht und mir von einem seiner Kunden gesprochen, der nach einer Frau Ausschau hält. Da wir sechs Töchter haben, käme jedenfalls eine von ihnen in Betracht. Frau « was ist der Herr von Beruf ? ». Mann « ich glaube Weinhändler ». Frau « So ! Nun Weinhändler behaupten immer, der Wein sei je älter desto besser. Vielleicht sind sie der gleichen Meinung, wenn es sich um Frauen handelt. Wir geben ihr die älteste. »

Kind, dem die Nachbarin ein Stück Brot gegeben hat : « Vielen Dank ! ». Nachbarin « Ach, mache keine Umstände ; das ist nur eine Kleinigkeit. Dennoch gebe ich zu, dass ich mich freue, wenn Kinder zu danken wissen. Das beweist, dass sie gute Art kennen ». Kind, « nun wenn Sie so gerne danken hören, geben Sie mir noch ein Stück Kuchen ! Sie sollen mal sehen, wie schön ich dann danken werde » !

Arbeitsloser : « Verehrter Herr, ich habe schon drei Tage keinen Bissen gegessen. Geben Sie mir, bitte, Arbeit ! ». Geschäftsinhaber : « was können Sie ? ». Arbeitsloser « ich kann sehr gute Vorführungen veranstalten. « Lebende Reklame » ist meine Spezialität ! ». Geschäftsinhaber : « Vorführungen welcher Art ? ». Arbeitsloser : « also, lassen Sie mir, zum Beispiel, sechs Teller voll Reis kommen. Jeder wird sich dann gleich überzeugen können, wie ich zu essen verstehe ».

A. : « Was ist nur mit Ihnen los ? Sonst sind Sie immer so gut aufgelegt, aber heute lassen Sie den Kopf hängen ». B. : « Kein Wunder ! Ich habe meine zwei besten Freunde verloren ». A. : « Was Sie sagen ! Sind sie gestorben ? ». B. : « Das nicht ; aber ich habe sie angepumpt. Zahlen kann ich nicht. Daher ist es mir von nun an versagt, sie zu sehen ».

Frau : « Liebster, draussen wartet ein Herr auf Dich ; ich habe ihn kommen lassen ». Mann : « So ! Warum das ? ». Frau : « Ja, siehst Du, ich habe bemerkt, dass Du jetzt immer heftig hustest und sogar Blut im Auswurf hast. Wie soll ich da nicht beunruhigt sein ! ». Mann : « Nein, bist Du rührend ! Da hast Du aber bestimmt zu viel Geld ausgegeben und einen Lungenspezialisten herbeigerufen ». Frau : « einen Lungenspezialisten, nein ! Einen Lebensversicherungsagenten. »

Mann : « mit Deinem Vater ist nicht auszukommen. Wir sind erst seit einem Jahre verheiratet ; und so oft er mich sieht, verlangt er Geld von mir ». Frau « das darfst Du ihm nicht übelnehmen. Er ist Automobilhändler und die Käufer zahlen alle ratenweise. Meine Verheiratung war für ihn eine Geschäftssache ; ich stelle für ihn einen Wagen vor, den er abgegeben hat.

Vater der plötzlich ins Zimmer getreten ist, zum Sohn : was machst Du denn hier ? ». Sohn « ich erzähle Fräulein Wang gerade eine Geschichte ! ». Vater « schön ! Aber warum legst Du dabei Deinen Kopf an den ihren und umschlingst ihre Taille ? Muss das sein ? ». Sohn : « ja, denn es ist eine Liebesgeschichte ».

## APOPHTEGMES ET MAXIMES

Celui, dont le cœur ne vacille pas, augmente en force.  
Celui qui donne l'exemple, est appelé à être chef.

(Li-Pan-Shi.)

Je considère celui qui me reproche mes fautes comme un maître.

(Wang-Sso-Yeng.)

Si le sentier que tu suis est étroit, il faut que tu marches de façon à ce qu'un autre puisse se tenir à ton côté.

Si tu es attablé devant un mets délicieux, n'oublie pas d'en laisser goûter aux autres.

(Fang-Shao-Lou.)

Je ne tiens pas à ce qu'on me loue en face, déjà bien content, si on ne médit pas de moi, quand je suis loin.

(Han-Yü.)

Il faut être aussi sévère pour soi-même que pour les autres.  
Les fautes qu'on se pardonne, il faut les pardonner aux autres aussi.

(Wei-Yao-Fou.)

Ne sois pas honteux d'être pauvre,  
Tant que tu n'as pas cessé de poursuivre un but élevé.

(Lu-Ssing-Wou.)

A force d'apprendre, on connaît son ignorance.

(Li-Ki.)

## RAE TSEL

Ein weicher, dünner Faden  
Er gräbt sich in die Erde ein  
Und fault dort nicht.

Regenwurm.

Solang es klein ist gleichs der spitzen Nadel;  
Doch kann es wachsen, bis zu Bergeshöhe  
Es kommt hinweg wohl über steile Höhen, tiefe Täler;  
Doch einen Fluss zu übersetzen, mag ihm nicht gelingen.

Feuer.

Winzig der Körper,  
Leicht seine Knochen,  
Das Antlitz verschminkt,  
Ein echter Verschwender.

Wurfel.

Klein ist der Pavillon,  
Türen sind keine dran,  
Auf dem Dache klopft Musik,  
Unterm Dach spaziert man.

Regenschirm.

Ein Haus aus vielen Tausend Stückchen Holz,  
Gebaut von einem Kundigen in stolzer Höhe,  
Und dieser nutzte weder Axt, noch Keil.

Nest.

Bald haus' ich im Innern eines Berges  
Bald weil' ich gemächlich am grünen Bachesrand  
Mein Gesicht scheint Euch sonderbar  
Ihr Menschen, denen Haut die Knochen deckt ;  
Ich aber habe Knochen oben, unten Haut.

Schildkröte.

# L'EVENTAIL AUX FLEURS DE PÊCHER

Par KOUNG-CHANG-JEN (Epoque de l'Empereur Kangshi) (suite)

## CHAPITRE IV

Yuan, chassé du temple et couvert de honte, rentra chez lui par des chemins détournés. Il comprit, enfin, quelle vague d'indignation générale ses accointances suspectes avaient déchaînée et, sans abandonner l'espoir d'une réhabilitation éclatante, il jugea que le meilleur parti à prendre était de se dérober pour un certain temps à l'attention publique et d'attendre dans une retraite sûre que le vent tournât. Tombé très bas, il ne désespéra pas de se relever et même de dépasser son ancien état. Un tel espoir s'étayait, à vrai dire, sur des raisons sérieuses. Issu d'une famille illustre de savants, fin lettré, remarquablement doué, il avait d'abord servi son souverain avec distinction et il s'était rapidement acquis un nom dans la littérature. N'eût été son ambition effrénée, qui le poussa à servir les maîtres de l'heure et à trahir les intérêts du pays, il aurait continué de jouir de l'estime générale. Qu'il eût mérité le blâme, au fond de lui-même, il n'en disconvenait pas ; pourtant, en le frappant, les jeunes gens avaient dépassé leur but et lui avaient coupé le chemin du retour. Il y a des âmes que l'excès du châtement pousse à s'engager encore davantage dans la voie du mal. Telle était la sienne.

Il se décida donc à se retirer provisoirement de la scène publique et à rester caché. Un homme riche et vivant dans une vaste capitale comme le Nankin du temps des Ming, n'a pas grand-peine à trouver une retraite sûre, sans renoncer pour cela au confort et même au luxe. Après avoir quitté précipitamment sa maison, il eut vite fait d'acquérir une superbe maison de campagne aux abords de la ville. Là, il se consacra complètement au travail littéraire, qui devait, dans son intention, non seulement l'aider à passer le temps, mais aussi à préparer des revanches futures. Il se mit à écrire des pièces de théâtre, d'un caractère leste, mais pleines d'entrain, engagea un corps de ballet entier, s'entoura d'acteurs et n'épargna ni peine, ni argent, pour se créer de nouvelles influences. Ayant rencontré l'opposition la plus vive dans la jeune génération, il se rendit compte que, s'il voulait remonter le courant, il lui fallait l'appui des jeunes. Lui, l'homme jadis si hautain, ne recula devant aucune flatterie, pour pouvoir s'approcher d'eux et entrer dans leurs bonnes grâces. Mais le succès se faisait attendre.

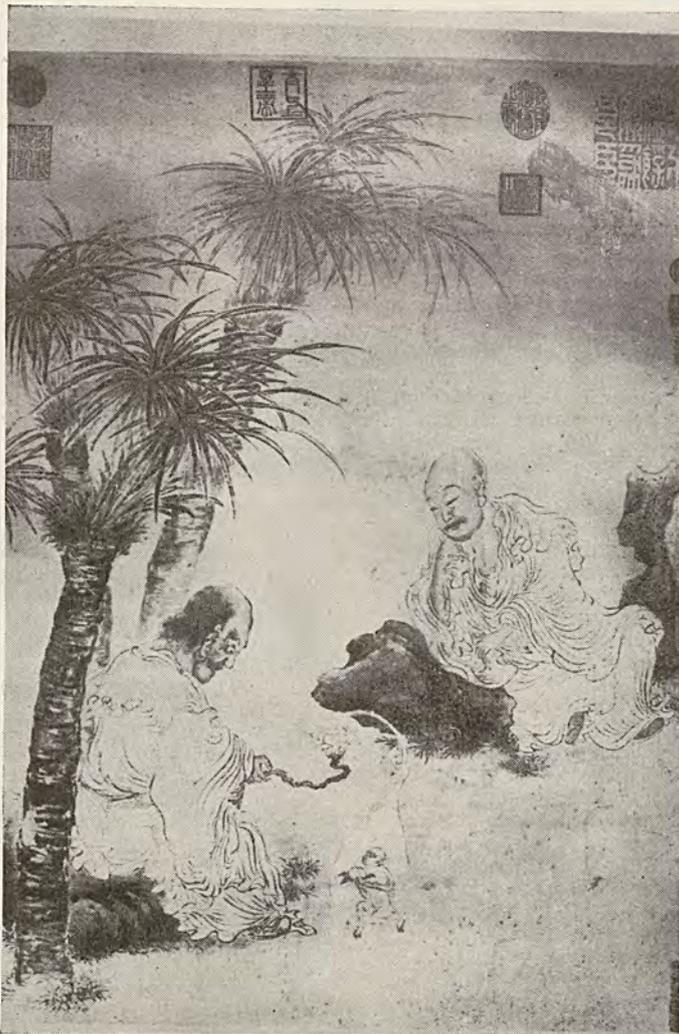
Un jour que, absorbé dans sa pensée et roulant mille projets ambitieux dans sa tête, il était assis devant sa table à écrire, son valet entra et lui remit une lettre. Il en déchira l'enveloppe et y trouva une carte de visite sur laquelle le nom de « Chen-Tsen-Wei » était inscrit. Après avoir pris connaissance du contenu de la missive, il s'exclama avec une excitation joyeuse : « Tiens, M. Chen de Nishing, ce fameux jeune lettré daigne m'envoyer un message pour me demander de lui prêter ma dernière pièce de théâtre ! ». Puis il se tourna vers le domestique et lui demanda s'il n'avait rien appris de plus à ce sujet. « En effet, répondit celui-ci, le messenger m'a confié que son maître était justement attaché en compagnie de MM. Fang-Mi-Tse et Mao-Pi-Tchang au restaurant « Tchi-Ming Tai » et que ces messieurs ne se faisaient pas faute d'honorer la dive bouteille. Au cours de leur conversation animée, l'un d'eux avait mentionné que M. Yuan venait d'achever une pièce, « Yen-Tse-Tsien ». Aussitôt l'idée leur était venue de la connaître et ils l'avaient donc envoyé quérir. Yuan éprouva la plus grande joie en apprenant ces détails ; il entrevit la possibilité de réaliser son projet le plus cher, celui d'entrer en contact avec des jeunes gens ; aussi décida-t-il de suite d'aller au delà de leur désir et de leur donner l'occasion non seulement de lire la pièce, mais de la voir représentée. A cet effet, il ordonna aux membres de son corps de ballet de revêtir leurs costumes et d'accompagner l'envoyé de M. Chen. Secrètement, il chargea son valet de les suivre, d'assister à la représentation et de lui rapporter tout ce qui s'y passerait, ainsi que de lui faire part des critiques des spectateurs. Lui-même, agité qu'il était par ses nouvelles espérances, ne tint pas sur place ; il se dirigea vers un pavillon de son jardin et s'y promena de long en large. Il attendait avec impatience le rapport de son domestique et trompait son attente en récitant des vers et en chantant.

Tout à coup, il entendit frapper à la porte ; il s'y précipita pour ouvrir, mais ce n'était pas le valet, c'était un visiteur, son vieil ami le peintre Yang-Wen-Choung, qui, longtemps absent de Nankin, n'était pas encore venu le voir à son nouveau domicile. M. Yang avait eu quelque peine à se procurer l'adresse de son ami si brusquement disparu. Parcourant le vaste jardin par cette radieuse matinée de commencement de printemps, il y avait dûment admiré l'élégante disposition des plates-bandes et des étangs, la variété des arbres, l'éclat des fleurs de luxe. Il y avait erré assez longtemps et finalement il s'était dirigé vers un pavillon fermé où un chant se faisait entendre. Yuan le reçut avec toutes les effusions de l'amitié. Yang accepta la place offerte et lui demanda pourquoi, par cette belle journée, il restait enfermé chez lui, les portes et les fenêtres closes. « C'est que je suis en plein travail. Ainsi, je m'occupe justement de la correction d'un roman historique d'amour, que je veux faire imprimer », répondit Yuan évasivement. « Et la belle pièce de théâtre « Yen-Tse-

Tsien » dont j'ai entendu parler ? », dit M. Yang, « je ne te cache pas que c'est surtout elle qui m'amène ». Yuan secoua la tête : « En ce cas, tu n'as vraiment pas de chance. Toute ma troupe de théâtre est loin ». « Où ça ? » « Vois-tu », répliqua Yuan avec un sourire, dans lequel perçait de la vanité satisfaite, « même parmi les jeunes, les amateurs de mes œuvres ne manquent pas entièrement. Ainsi on m'a demandé la pièce, et à l'heure qu'il est, on est en train de la jouer. » « En effet », fit Yang, « me voici bien attrapé ; mais le texte original, tu l'as, sans doute, ici ; tu pourrais me le faire voir. » Yuan se leva, ordonna aux domestiques de servir un repas, fouilla dans les tiroirs et remit le texte au visiteur. Yang le lut et s'extasia sur la sonorité et l'allant des nouveaux couplets qui évoquaient dans son imagination des dragons sculptés et des phénix brodés. « Bagatelles que tout ça », dit Yuan avec une modestie feinte, « n'en parlons plus ; l'essentiel c'est de boire ferme. » Ils trinquèrent.

Sur ces entrefaites, le domestique qui avait suivi les acteurs revint et fit son rapport : « J'ai réussi à les observer, ils ont déjà dix fois bu à la ronde et trois actes de la pièce ont déjà été joués ; les spectateurs écoutent attentivement, battent la mesure et approuvent de la tête. Des fois, ils se parlent à l'oreille et à la fin ils ont même cessé de boire ; vous voyez, par là, combien ils sont enchantés. » « Voilà qui est bien », dit Yuan, « mais n'as-tu rien retenu de leur conversation ? » « Ils disent que vous êtes un artiste supérieurement doué que le ciel lui-même a daigné vous envoyer sur terre et que personne ne vous égale. » « J'en suis bien heureux », déclara Yuan, « que ma petite pièce leur plaise, bien que leurs louanges sentent l'exagération. Cependant retourne là-bas et continue à écouter ! » Le domestique parti, il dit à Yang : « A vrai dire, la pièce m'a coûté beaucoup d'efforts et j'ai dû y apporter maintes corrections ; mais tu vois, que je l'ai réussie et qu'elle trouve des amateurs. Ce qui me satisfait le plus, c'est qu'elle plaise à des représentants authentiques de la génération moderne. » « Comment s'appellent-ils », questionna Yang et, lorsque Yuan les lui eut nommés, il reconnut que c'étaient en effet des jeunes gens de grandes capacités et que leur enthousiasme témoignait assez de la valeur de la pièce. Après un certain temps, le valet revint : « La moitié de la pièce est maintenant jouée ; ils disent tous que vous êtes un artiste de premier ordre, et ils regrettent qu'un homme comme vous se soit commis avec des gens comme les Tseï et les Wei et prenne parti pour eux ». Yuan frappa sur la table, fronça les sourcils, puis s'exclama : « Je n'ai pas besoin d'eux pour comprendre que j'ai fait fausse route ; mais, actuellement, les positions sont prises, je ne peux plus revenir en arrière. Mais qu'ont-ils dit encore ? ». Le domestique se troubla et avoua qu'il préférerait se taire ! « Non », le pressa Yuan, « parle sans crainte ! » « Eh bien, ils ont ajouté que, pour être devenu leur fils adoptif et pour être à leurs pieds, vous deviez être dépourvu de tout

sens d'honneur. » Alors Yuan s'emporta : « Comment ! Je suis assez aimable pour mettre ma troupe à la disposition de ces blancs-becs et, au lieu de me pardonner, ils profèrent des injures à mon égard ! Ça c'est le comble ! ». Yang demanda alors à savoir depuis quand Yuan était l'objet de la réprobation générale. Yuan le mit brièvement au courant des derniers événements et avoua même que cinq jeunes gens l'avaient frappé publiquement au Wen-Miao (temple de Confucius). « Il faut absolument », cria-t-il en serrant les poings, « que j'arrive à sortir de cette situation malheureuse, sans quoi je ne pourrai plus jamais oser quitter cette maison. Mais comment faire ? ». Yang essayait de le consoler et dit : « Je songe à un moyen de te sortir d'embarras. A toi de savoir s'il est applicable ». « Dis toujours ! », fit Yuan, « je ne demande pas mieux qu'à suivre tes conseils. » « Eh bien, Wou-Tse-Fi est le chef des jeunes savants et Chen-Tsen-Wei est à la tête des jeunes aristocrates ; si tu parviens à te réconcilier avec ces deux-là, le reste doit suivre ! » Yuan se donna une tape sur la cuisse : « Tu as raison, mon cher ; ça serait la solution. Cependant, comment me mettre en rapport avec eux ? Pour cela, il me faudrait un médiateur habile ! ». Yang réfléchit et proposa : « Ho-Tsao-Tsoug de Honan est intimement lié avec les deux personnages. Qu'il s'agisse de discuter un sujet littéraire ou de vider une jarre de vin, ils sont toujours ensemble. Ho a l'oreille des deux autres et ils se conforment toujours à son avis. Or, j'ai appris que la solitude, dans laquelle Ho se trouve actuellement, commence à lui peser et qu'il cherche une jeune amie. Le hasard veut que je connaisse une jeune fille qui est tout à fait ce qu'il peut rêver de mieux, je veux parler de Chan-Tjune, jeune artiste, très douée, et d'une grande perfection physique. A condition que tu sois large et que tu lui offres un joli trousseau, je suis presque sûr que nous avons partie gagnée, car une fois que Ho sera notre obligé, les autres n'oseront plus se mettre contre nous ». Yuan se montra ravi de cette proposition et dit : « Je crois que ta combinaison a d'autant plus de chance que ce Ho est le fils d'un de mes camarades de collège, de sorte qu'il existe quand même un lien entre lui et moi. Pour ce qui est du trousseau, ne te mets pas en peine ! Combien d'argent te faut-il pour



Deux Lohan par Liou Kouan-tao, quatorzième siècle, sur papier.  
Two Lohan by Liu Kuan-tao, fourteenth century, on paper.  
Zwei Lohan von Liu Kuan-tao, vierzehntes Jahrhundert, auf Papier.



*The floods in China*  
*Les inondations en Chine*  
*Ueberschwemmungskatastrophen in China*



Vue sur le terrain d'inondation du Yang-tse.

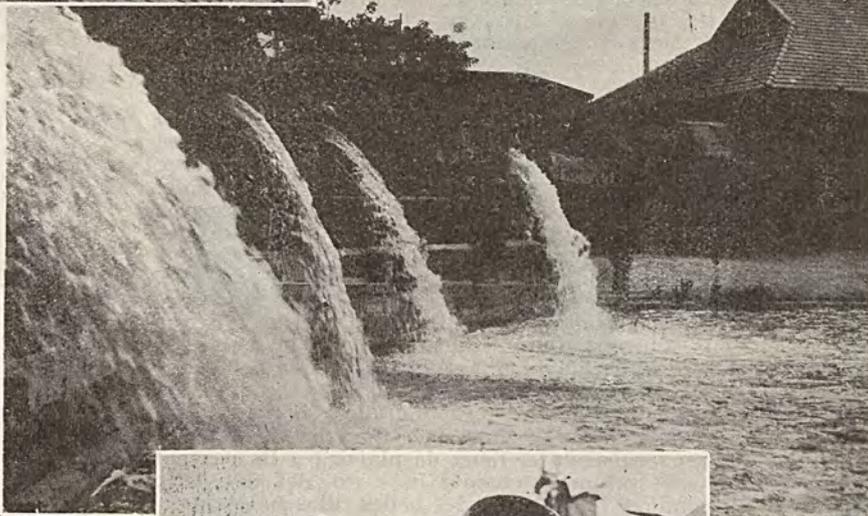
View on the ground inundated by the Yang-tse.

Blick auf das Ueberschwemmungsgebiet des Yang-tse.

Secours technique pendant l'inondation. Au milieu des flots les paysans élèvent une digue.

The organization for the maintenance of supplies. In the midst of the flood peasants are throwing up a dike.

Technische Nothilfe während der Ueberschwemmung. Inmitten der Fluten werfen Bauern einen Damm auf.



Organisation technique de secours. Les maisons sont vidées au moyen de pompes.

Organization for the maintenance of supplies. Houses being pumped dry.

Technische Nothilfe; das Wasser wird aus den Häusern ausgepumpt.



Des élèves de Hankow pourvoient les sinistrés de victuailles.

Pupils of Hankow supply the victims of the flood with food.

Schülerinnen aus Hankow versehen die von der Ueberschwemmung Betroffenen mit Lebensmitteln.



Les cantatrices et les danseuses de Nankin se réunissent afin de se concerter à propos de l'organisation de fêtes de bienfaisance en faveur des victimes de l'inondation.

The singers and dancing-girls of Nanking assemble in order to confer on the organization of charity festivals, for the benefit of the victims of the flood.

Die Sängerinnen und Tänzerinnen Nankings versammeln sich, um über die Abhaltung von Wohltätigkeitsveranstaltungen zugunsten der von der Wasserkatastrophe Betroffenen zu beratschlagen.



Des victuailles sont amenées pour secourir les sinistrés.

Conveyance of victuals for the victims of the flood.

Herbeischaffung von Lebensmitteln für die von der Ueberschwemmung Heimgesuchten.

## L'ÉVENTAIL AUX FLEURS DE PÊCHER (suite)

cela ? ». « 200 £ pourraient peut-être suffire. » « Qu'à cela ne tienne », répondit Yuan, « à l'instant même, j'envoie 300 £ à ton domicile; tu en feras ce que tu voudras. »

## CHAPITRE V

Le vent souffle. Un vent vigoureux et bon enfant. Il remue la surface ordinairement si lisse du lac Mo-tso-hou et agite les cimes des arbres bourgeonnants. Le ciel moutonné ouvre de temps en temps de larges espaces bleus. L'air est frais et pourtant doux. Du sol encore crevassé et rugueux monte une grande promesse. C'est le printemps. C'est le printemps du Sud de la Chine. Bien des gens croient à tort qu'au Nord il doit être plus beau, parce que plus soudain et plus surprenant qu'au Midi. Erreur, le Midi garde son charme à toutes les saisons. C'était là aussi l'avis de M. Ho qui par ce temps exquis ne souffrait même plus de nostalgie. Un autre mal le tourmentait pour l'instant : à l'aspect du paysage printanier un sang plus vif battait dans ses veines, son cœur se remplissait de vagues besoins de tendresse, tout lui semblait parler d'amour... Son imagination erre autour d'une belle inconnue : « il y a quelques jours, j'ai rencontré mon bon ami, M. Yang; il m'a entrevenu de Mlle Si-Chan-Tjune; elle serait ravissante à l'en croire, et puisque son professeur de chant, M. Ssoo-Quei-Ssen, me l'a également dépeinte sous les couleurs les plus flatteuses, elle doit, en effet, avoir du mérite et être digne de mon attention. Certes, la solitude prolongée ne me vaut rien et j'aimerais bien m'approcher d'elle. Mais, hélas, mon pauvre porte-monnaie est bien dégarni et ne m'autorise pas à m'avancer. Pensons à autre chose ! Aujourd'hui, c'est la fête du printemps (\*), « Tsing-Ming ». Pourquoi ne pas faire un tour à la campagne comme tout le monde ? » Il met ses habits de fête et sort. L'animation dans la ville est extraordinaire, les gens se répandent en groupes par les rues, on dirait des essaims d'abeilles; bientôt le promeneur tourne le dos à la ville; il arrive là où des prés verdoyants s'étendent, intersectés par des ruisseaux, sur lesquels les cimes des saules se penchent avec une grâce frêle; partout des bambins s'ébattaient et font penser aux papillons qui voltigent et butinent. De gaies jeunes femmes bavardent entre elles et il croit entendre le gazouillis des petites hirondelles. « Oui, lui dit son cœur, la vie peut être belle ! »

Tout à coup quelqu'un lui tape sur l'épaule : « Ah! Monsieur Ho se promène! Vers quel but se dirige-t-il, si la question est permise? » Il se retourne et reconnaît M. Liou-Tsin-Tsing : « Quelle chance ! C'est vous. Si vous voulez, nous pourrions bien faire un bout de chemin ensemble! Il m'est dur de rester seul par ce beau jour de fête. » — « Ça tombe bien, répond M. Liou, je suis justement libre, c'est avec plaisir que je vous accompagnerai. » Les deux se promènent donc, en devisant. Comme Ho n'avait jamais poussé jusque-là, Liou se fait son cicerone bénévole. Arrivé à un certain point, il lui désigna une rivière : « Voici la rivière Tsing-Wei ! Voyez-vous là-bas le pont long qui la traverse. Une fois que nous l'aurons passé, nous jouirons d'une vue unique sur le lac. » Ils continuèrent leur route. « J'aimerais bien savoir, fit Ho en montrant du doigt au loin un pavillon, à qui il appartient; il est si coquet, on dirait une peinture. — Approchons-nous en, répondit le vieux, peut-être pourrai-je alors vous le dire; nous voici dans le « quartier des vieilles maisons » avec ses nombreux cabarets et lieux de plaisir ! » Ils passent par la « rue des Fleurs » et prennent ensuite la « rue des Saules ». « Vous savez », dit Liou confidentiellement, « les belles filles habitent ici en grand nombre. — Et je le conçois aisément », déclara Ho en souriant, « le quartier est tranquille et propre; partout la végétation grimpe les murs, ce qui est du plus joli effet. Mais, voyez donc un peu ce pavillon au portail verni en noir, entouré de saules qui laissent tomber leurs branches chargées de chatons jaunes. — C'est le même pavillon dont la vue vous a frappé tout à l'heure. Il est la propriété de Mme Li-Tsen-Ri, et où habite Mlle Chan-Tjune\*\*. — Mais c'est donc la fille de Mme Ri. — Vous ne voudriez pas qu'elle habite ailleurs ! — Quelle heureuse coïncidence ! » s'écria joyeusement M. Ho, « il y a longtemps que je désire faire sa connaissance. »

Liou s'avança, frappa à la porte; après quelque temps quelqu'un ouvrit un vasistas et échangea quelques paroles avec lui. Il revint vers Ho et déclara : « Ces dames se sont rendues chez des parents pour assister à une assemblée. — A une assemblée ? » s'écria M. Ho tout surpris et intrigué, « comment ça ? — Du calme », sourit Liou, « je me sens fatigué, j'ai couru, je ne suis plus très jeune; asseyons-nous sur cette grande pierre et réuécussions ! » Ils prirent place. « C'est une coutume ancienne, raconta-t-il, que les femmes exerçant un art se réunissent une fois par an et précisément le jour du Tsing-Ming pour faire connaissance entre elles et renouer de vieilles amitiés. A cette occasion, elles mettent leurs plus jolies robes et se coiffent et se parent aussi gentiment qu'elles peuvent. — Je veux bien le croire, remarqua M. Ho, la saison s'y prête. — Encore une chose ! continua M. Liou, chacune se fait un devoir d'apporter comme cadeaux des corbeilles remplies de fruits étrangers les plus exquis. Une fois réunies, ces dames organisent un concours artistique. — C'est merveilleux », dit M. Ho, « n'y aurait-il pas moyen que nous assistions à ce concours ? — Quelle idée ! » s'exclama Liou, « vous n'y pensez pas ! Les hommes n'y sont pas admis et c'est précisément pour éviter leur présence que les femmes participant à la réunion s'enferment.

Il n'y a qu'une seule possibilité : nous pourrions nous poster en bas et lever nos yeux. — Alors ce n'est pas la peine », répondit Ho. — « Et pourquoi pas ? En bas il y a une salle d'attente d'où on ne voit pas mal du tout; si une des artistes vous plaît, vous n'avez qu'à lui lancer un objet en signe de votre admiration. Il se peut, qu'attendrie, elle vous fasse parvenir de la même façon quelque beau fruit ! — Vous n'y pensez pas », fit M. Ho; « toutefois, si vous connaissez le lieu de réunion, je serais heureux que vous m'y conduisiez ! » M. Liou le connaissait en effet; c'était la maison de la famille Bi. En y arrivant, ils aperçurent MM. Yang et Sso qui attendaient en bas; M. Yang exprima son étonnement de ce qu'un savant distingué qui passait pour aimer la solitude pût se rendre à une fête mondaine. M. Ho répliqua qu'il avait aussi pensé qu'en ce jour M. Yang tiendrait compagnie à Yuan-Wou-Tse. Alors M. Sso déclara en souriant que Yang était venu exprès pour aider M. Ho à trouver son bonheur. Au moment même, Ho ne saisit pas ce que l'autre voulait dire.

Pendant cette conversation, tout le monde avait pris place dans la salle d'attente meublée avec un goût exquis et qui plut infiniment à M. Ho. A peine assis, il se tourna vers M. Yang et lui demanda si Mlle Chan-Tjune, qui occupait maintenant toute son imagination, se trouvait déjà dans la salle d'en haut. M. Sso le tranquillisa sur ce point, puis l'invita, lui, ainsi que toutes les personnes présentes, à écouter attentivement, car c'était le moment où cette jeune artiste devait se produire. Une voix très pure se fit entendre, admirablement soutenue par un accompagnement de violons et de flûtes. Ho, absorbé par tout ce ce qu'il entendait, suivait les inflexions, les roulades de ce chant féérique. Tout-à-coup, le gong retentit, tel un coup de tonnerre; il fut suivi du son d'une trompette, évoquant par sa puissance un oiseau de proie qui plonge. Ce fut la fin. Ho, tout extasié, lança un fruit en haut et attendit en se demandant anxieusement, dans quelles mains ce gage d'amour allait tomber. Après quelques instants, un objet, lancé d'en haut, toucha le plancher. Sso le ramassa et le remit à M. Ho; c'était un mouchoir de soie, dans lequel des cerises étaient enveloppées — cadeau précieux en lui-même, car la saison n'étant pas encore assez avancée, il s'agissait là de fruits de serre, cadeau doublement précieux pour notre héros, quand il apprit de M. Sso que c'était bien là le mouchoir de la dame de ses rêves. — En ce moment, Mme Ri descendit au bras de sa fille adoptive et salua les messieurs assemblés avec la courtoisie la plus exquise. M. Yang fit les présentations. M. Ho dit tout le bonheur d'avoir finalement l'occasion cherchée depuis longtemps de faire connaissance de ces dames et il assura à la jeune fille rougissante que tout ce qu'il avait entendu raconter de sa beauté était bien au-dessous de la vérité. Mme Ri invita les personnes présentes à prendre place et à goûter le nouveau thé de Hou-tchou, et les messieurs ne se firent pas prier. Pendant que la jeune fille se promenait dans la salle, s'arrêtant ci et là pour arranger les fleurs, Mme Ri versait le thé dans les tasses. Tous déclarèrent qu'ils n'auraient pu imaginer rien de plus délicieux que de boire, entourés d'un décor printanier, du thé nouveau en société de belles et nobles dames. « Si nous avions encore du vin », ajouta cependant M. Yang, « notre bonheur serait complet. » Mme Ri dit « Il le sera ! la maîtresse de la maison, tout en regrettant de ne plus pouvoir saluer aujourd'hui ses visiteurs honorables, envoie une carafe de vin et les prie de la boire à sa santé ! ». Une fois le vin servi, Mme Ri proposa un jeu de société. L'idée fut acceptée avec enthousiasme et M. Liou pria Mme Ri de le diriger. Celle-ci se refusa d'abord, alléguant son âge et son inexpérience. Cependant, sur les instances de M. Sso qui lui rappela ses devoirs d'hôtesse, elle fit venir des dés, les mit dans un gobelet et chargea Chan-Tjune de l'agiter. Il fut convenu qu'un point signifierait « cerises », deux points « thé », trois « saule », quatre « fleurs d'abricots », cinq « éventail », six « mouchoir » et que chacun des hôtes, selon le nombre des points que les dés marqueraient lorsque son nom aura été indiqué, composerait une petite poésie de circonstance.

Pour commencer, Mme Ri charge sa fille de remplir le verre de M. Ho, hôte d'honneur. Le premier coup de dés a donné le nombre 5. Mme Ri invite donc M. Ho de chanter l'éventail. Celui-ci s'exécute :

« Belle dame, enfant du pays méridional,

En vain, pudique, tu te caches.

Tu es appelée à suivre un chevalier, compagne inséparable.

Je te compare à un éventail précieux, fait de bois de santal

Qui communique à celle qui s'évente la fraîcheur de l'air,

Ainsi que les douces senteurs de son propre être.

Voudra-t-elle jamais s'en séparer ? »

M. Yang applaudit de toutes ses forces et boit sur l'invitation de Mme Ri en son honneur. Les dés sont jetés pour la seconde fois et indiquent six points; c'est à M. Yang de composer un poème. Celui-ci déclare que la nature ne lui a pas accordé le don poétique, pourtant aujourd'hui il ne refusera pas de faire de son mieux, car il n'entend pas passer pour un trouble-fête.

« Prenez l'objet qui sert à écarter la sueur !

Regardez-le, il a la couleur du printemps, de l'amour.

Un mignon visage qu'il touche — on dirait que c'est le printemps

[qui le frôle.

Un mignon visage qu'il couvre fait penser à un profond amour

[qui se cache. »

\* « Liou », le nom d'un des hôtes, signifie aussi « saule ».

(A suivre.)

## PUBLICATIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE SINO-INTERNATIONALE

GENÈVE  
Château  
de Montalègre

|   |          |
|---|----------|
| Bibliothèque Sino-Internationale, Genève, 1934 (français, anglais, allemand).....                     | Fr. 2.—  |
| Extrait de la brochure, "Bibliothèque Sino-Internationale", Genève 1934 (français, anglais) . . . . . | Fr. 1.—  |
| Album, "Bibliothèque Sino-Internationale", Changhaï 1934 (texte français et chinois) ..               | Fr. 4.—  |
| Schriftenreihe der Bibliothek Sino-International, N° 1: Die Chinesische klassische Oper.              | Fr. 3.—  |
| N° 2: Laotse und die Biologie . . . . .   | Fr. 1.50 |
| N° 3: Contribution à l'Etude de la Population Chinoise.....   | Fr. 4.—  |
| N° 4: L'Écriture et les Manuscrits Lolos.....   | Fr. 3.—  |
| Calendrier d'Art chinois 1935.....  | Fr. 1.50 |
| Série de 30 photos de la Bibliothèque.....  | Fr. 4.—  |

" ORIENT  
ET OCCIDENT "

Revue mensuelle, illustrée  
Monthly illustrated review  
Illustrierte Monatsschrift

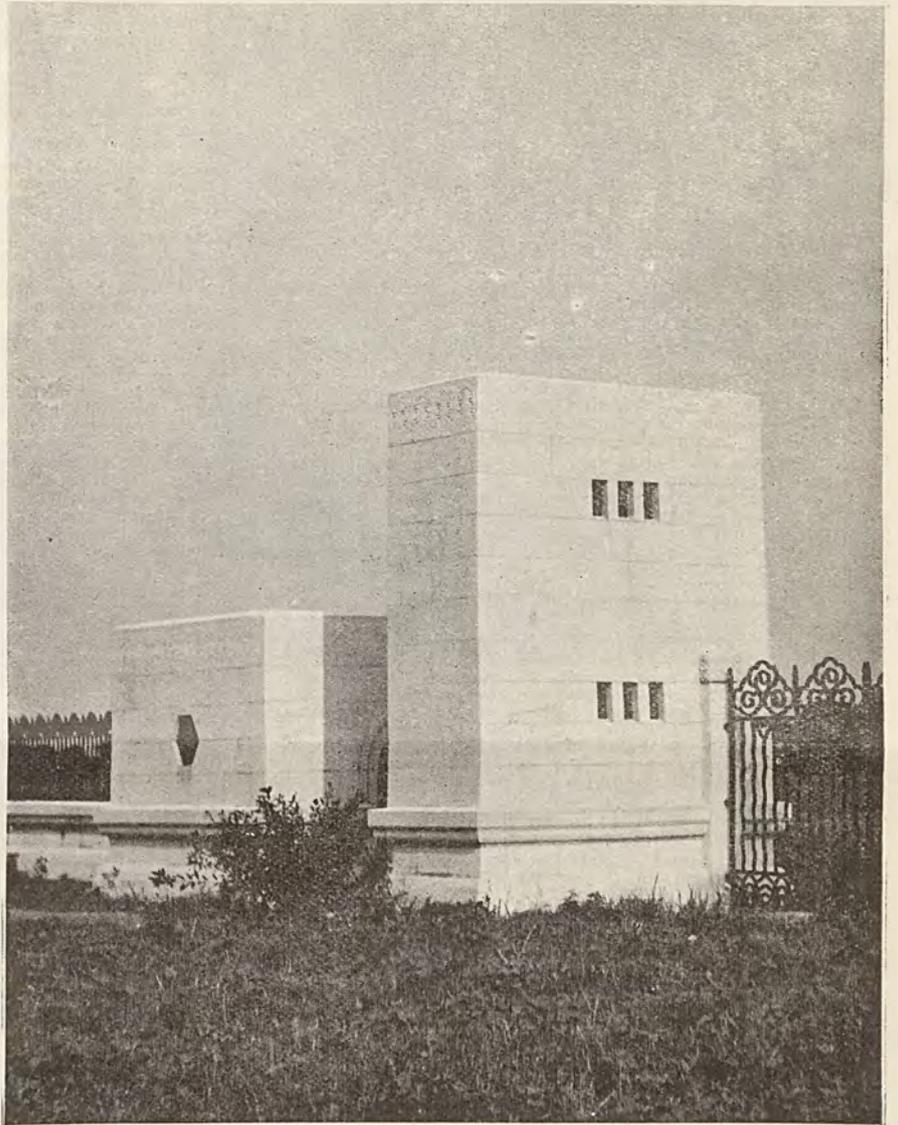
FRANÇAIS - ENGLISH - DEUTSCH

BIBLIOTHÈQUE  
SINO-INTERNATIONALE  
Genève

L'Institut de Chimie de l'Université Wou-han à Wouchang, récemment terminé.

The newly-built Chemical Institute of Wu-han University at Wu-chang.

Das neuerbaute chemische Institut der Wu-han Universität in Wu-chang.



Monument en l'honneur des héros tombés près de Changhai, au cours du conflit sino-japonais (l'entrée).

Memorial raised to those who died around Shanghai during the Chinese-Japanese conflict (entrance).

Denkmal zu Ehren der während des chinesisch-japanischen Konfliktes bei Shanghai Gefallenen (Eingang).

Récemment la nouvelle autostrade Changhai-Wousih fut ouverte à la circulation. La fête d'inauguration.

Recently the new motorcar-road Shanghai-Wusih was opened to traffic. Day of inauguration.

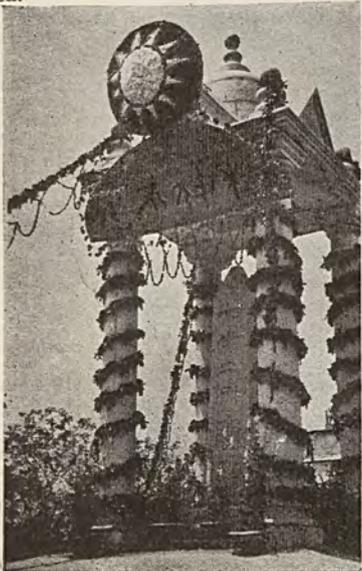
Kürzlich wurde die neue Autostrasse Shanghai-Wusih dem Verkehr übergeben. Die Eröffnungsfeier.



Le Huang Houa Kang (Colline aux fleurs jaunes). Le plus fameux des monuments commémoratifs en l'honneur des 72 héros qui ont donné leur vie pour fonder la république chinoise (29 mars 1910).

The Huang Hua Kang (The Hill of the yellow flowers). Most famous memorial in honour of the 72 heroes, who sacrificed their life for the sake of the establishment of the Chinese Republic (29th March 1910).

Der Huang Hua Kang (Gelber Blumenhügel). Bekanntestes Denkmal zur Erinnerung an die 72 Helden, die für die Begründung der chinesischen Republik ihr Leben gaben.



Hôtel de Ville de Canton.  
The Town-Hall at Canton.  
Das Rathaus von Canton.

# CHINA

## ERSTER TEIL

(Fortsetzung)

Es ist bedauerlich, wenn ein Haus von Ruf keinen Namen trägt. Denn das Haus hatte zwar den Namen «Ewige Eintracht», aber ausser als schön ausgeschnittene Papierbuchstaben auf die Laternen geklebt, fand er keine Verwendung, nicht mal die Tragsäcke der Familie waren damit gezeichnet. Manchmal sagte die alte Dju mit Rührung: «Wer hätte in meiner Jugend nicht den weithin berühmten Laden Yung-schun-tschong gekannt? Doch ausser den seltenen Fällen, wo die einzige Erinnerung an jene Zeit, ein eigenartig geformtes Scheffelmass, hervorgekratzt wurde, erwähnte sie selber diese Jahrzehnte zurückliegenden Dinge sehr wenig. Das Haus hatte zwei Besonderheiten: erstens stand es im Mittelpunkt des ganzen Dorfes, zweitens war sein Giebelgebäude das zweithöchste im Dorf. Wenn man vom Giebel herunterblickte, konnte man bequem alles übersehen. Aber jetzt, in der streng kalten Abenddämmerung, umhüllten Sorgenwolken den ganzen Hof.

Gau Sse, der vierte Sohn des Hauses, in einem wattierten Oberkleid aus grobem Baumwollstoff, geleitete seinen Besucher zum Tor hinaus. Der Gast trug einen Sack über der Schulter und eine Gerte in der Hand. Man konnte ihn auf den ersten Blick als Schuldeneintreiber eines Kaufmannsladens erkennen. Er stieg die Treppen herunter und verabschiedete sich mit verstellter Höflichkeit. Sse kam es vor, als hätte er seine Armut hinausbefördert. Sichlich erleichtert, ging er durch das Tor zurück.

«Am dreißigsten des Wintermonats, steigt Vater Küchengott in den Himmel auf», sprach die alte Dju mit laut rezitierender Stimme, die Wortschaukel in der Hand, vor sich hin. Sie kam durch den engen Gang, gefolgt von einem kleinen, dicken Mädchen, das sich die Zöpfe kämte. «Am dreißigsten des Wintermonats...», plapperte das kleine Mädchen. «Ma!», wurde sie plötzlich von der sanft langgezogenen, ehrfurchtsvollen Stimme ihres Vaters unterbrochen.

«Ist er schon weg?», Ohne eine Antwort abzuwarten stiess die alte Dju das in der Kehle würgende «Ach-ja!» hervor.

«Ja, er ist weg», sagte Sse und kam ganz nahe an seine Mutter heran. «Ma, es ist schon dunkel, geh, ruh dich aus!»

«Ach, der Tag ist nur eine Spanne lang!», seufzte die Alte und ging zum kleinen Osthaus. «Ja, es ist schon dunkel, ich werde mal flink diese paar Sachen ein bisschen aufräumen.»

«...Sse hat ihn, rausbegleitet», tratschten die Weiber in der Küche. Die Viertälteste ging ihrem zurückkehrenden Mann entgegen.

«Ist er schon weg?», sagte sie, scheinbar ohne zu fragen, «Ihr habt aber auch alle genau dieselbe launische Art mit Leuten umzugehen! Die schlechte Laune schien nun erst recht hervorzubrechen, wie ein ungezogenes Kind, das Schelte bekommt, von seiner Unart nicht lassen kann.

«Wirklich abscheulich! Hab ich ihm nicht immer Geld gegeben, wenn ich welches hatte? Wenn kein Geld da ist, wozu kommt er dann eintreiben? Hat man in unserer Familie die Schulden nicht immer zurückgezahlt? Wenn er wirklich keinen Anstand zu zahlen versteht, bleiben wir nächstes Jahr nicht seine regelmässigen Kunden!», Lehrer Sse sprach, von seinem vollen Recht überzeugt, in einer Weise, als ob er einem Schüler eine Predigt hielte.

Durch ein kleines Lächeln drückte die älteste Schwiegertochter in der Küche ihre Zustimmung für ihren Schwager aus. Die Zweitälteste, an den Rand des grossen Kessels gestützt, in dem das Gemisch von Kohle und Lehm zum sparsamen Bedecken und zur Erhaltung des Herdfeuers aufbewahrt wurde, lachte plötzlich laut auf.

«Was lachst du?», fragte die Älteste und liess den Schürhaken über dem Bein der Zweiten tanzen. Diese wich aus, kicherte.

«Ha, ha, was kicherst du?», fragte Sse, sich der Tonart der täglichen Gespräche anpassend, scherzend und doch ernst, als er in die Küchentür trat.

«Was ist das für eine Redensart, Leute «abscheulich» zu schimpfen...», die blödsinnige Zweite versuchte wie ein vernünftiger Mensch, ihre unbegründete Heiterkeit zu erklären.

Sse presste den Mund zusammen. Nachdenklich, die Hände auf dem Rücken, verliess er die Küche. Auf seinem eckigen, strengen Gesicht häuften sich die Spuren bitterer Erfahrungen. Auf der Stirn falteten sich Furchen seit seiner Jugendzeit. Die Schopffaare waren früh ausgefallen. Man sagte, er sorgte sich zuviel. Doch sein kräftiger Zopf glänzte üppig und liess auf seinem Kragen immer eine Spur von Fett zurück. Er ging jetzt an der Mauer entlang, zuerst geradeaus, dann bog er nach rechts.

Die Armut zwingt den Menschen zum Nachdenken. Die Schule in Ni-ho war gar nicht so übel, obwohl der Schulherr vor Hochmut platzte... ein Jahr vierzig Geldschmüre... (\*) nächstes Jahr, im Dorf der Familie Dschau... ob es gelingen wird? Mit seinen Gedanken kreuzte sich das plötzliche Abbröckeln kleiner Erdklumpen vom Giebelhaus und das bald anschwellende, bald aufgehörte Weinen der Kinder in den im Hof verstreut liegenden «Röhren». So hiessen die gewölbt gebauten Räume, die im Sommer kühl, im Winter warm waren.

«Gue-ying-dse!», hörte er seine Frau aus einem dieser Räume rufen. Als er durch die kleine Seitentür in den Aussenhof ging, kam ihm das kleine, dicke Mädchen entgegen. Sie zog einen Flunsch, doch die strenge Würde ihres Vaters zügelte sofort ihren Mund und die Lippen glätteten sich. «Geh nach den Kindern sehen!» Dieser Befehl liess sie ihre Schritte beschleunigen und durch die wachsende Entfernung kehrte auch ihr natürlicher Frohsinn zurück.

Während Sse im Hof auf und ab ging, hörte man aus der Dachkammer des hochgiebeligen Gebäudes die laut lesende Stimme des alten Gau Dju: der Hof gehörte ebensowenig dem Sohn, wie die Dachkammer dem Vater gehörte. Die alte Dju, die nicht wusste, was er las, und auch nichts davon verstand, hörte die sonore Melodie und hätte am liebsten darüber bittere Tränen vergossen. Die Flucht des Alten vor den Schulden, in den täglichen Gesprächen bereits zur scherzhaften Familienaneddote geworden, war jetzt wieder augenscheinliche, traurige Wirklichkeit.

«Vater! Komm runter zum Essen!», rief Sse mit nach oben gewandtem Kopf und lauter Stimme zum kleinen Fenster hinauf, das in der Mitte des Giebelhauses eingeschnitten war.

Aus der grossen Röhre — auch das Giebelhaus hatte unten nur einen gewölbten Raum — trat ein alter Mann

von über fünfzig Jahren. Er war einen Gedanken zu klein, hatte aber sonst eine wohlgebaute, volle Gestalt. Aus der Dürstlichkeit seiner Gesichtsfarbe leuchtete Güte und Geradheit hervor. Kräftige Geistesfrische verbunden mit mittelmässigen Fähigkeiten liessen ihm das Studieren trotz seines Alters zur ständigen Gewohnheit werden. Hatte er etwas freie Zeit, so war das immer eine Gelegenheit zum Bücherlesen oder Abschreiben der achtheiligen Prüfungsaufsätze. Seine fliegenkopfgrosse Schreibrift war fein säuberlich gepinselt, die einzelnen Zeichen ähnelten Fliegenbeinen.

Ein Gespräch zwischen Vater und Sohn begann. Sie gingen zum kleinen Osthaus. Das kleine Osthaus hiess nicht nur seiner Kleinheit wegen so, sondern weil es im Hof auch noch ein grosses Ostgebäude gab. Der Hof war die allgemeine Bezeichnung für den Innenhof und für den wiederum in einen oberen und unteren Hof geteilten Aussenhof. Der obere Hof war der einzige Backsteinhof, vielleicht war aus diesem Grunde sein jetziger Besitzer der Geschäftsleiter einer Eisenwarenhandlung. Einer der alten Besitzer dieses Hofes, war der dritte Bruder des Lehrers Dju. Nachdem er sein letztes Hab und Gut, seine Ehefrau, veräussert hatte, war er jetzt ein alleinstehender Witwer, der mit all seinen Opiumrauchgeräten zusammen, vorläufig, leihweise im ursprünglich ihm selbst gehörenden Westhaus wohnte. Möglich, dass er morgen schon ausziehen muss, um anderswo einen Platz zum Wohnen zu suchen. Der Bewohner des Ostgebäudes war der neu angekommene Pächter der Familie des Geschäftsleiters, Sse-mau, mit seiner schönen Frau. Das zum eigentlichen Haupthaus der ganzen grossen Familie gewordene kleine Osthaus, das einzige, das ein richtiges Zimmer hatte, stand einsam im unteren Hof und hatte als einziges, spottendes Gegenüber einen grossen Mühlstein.

Als die alte Dju Vater und Sohn herannahen hörte, zog sie aus der Wärmeröhre des Kang Gaullang-Stengel hervor, zündete sie am Kangfeuer an und steckte damit die auf der Fensterbank vorbereitete Oellampe an. Das dunkelgelbe Licht empfing die Ankunft von Vater und Sohn und malte ihre Schatten nacheinander auf die Wand.

«Essen und noch dazu Licht brennen — hast du Angst, das Essen geht uns in die Nase?», Das kleine Haus hörte sich diese vertrauten Worte seines Herrn ruhig an.

«Was du schon redest!», sagte die alte Dju und schüttelte das abgetropfte Oel, das sich in der Vertiefung des Lampenständers angesammelt hatte, in den Oelbehälter zurück. «Jahren, jahraus, was macht schon das dies bisschen Oel?»

«Ooh-weh, oh-weh!», Der alte Dju liess sich auf der Rand des Kang nieder, begleitet von den üblichen Seufzern, die seine Müdigkeit anzeigten, während Sse, inmitten des klaren Zirpens der Heimchen, die das Wälderkehren der Nacht freudig begrüssten, aus dem Haus ging.

Die alte Dju öffnete den Schrank, der auf der rechten Seite stand. «Was tust du schon wieder!»,

«Sind die Strümpfe an deinen Füßen nicht wieder schmutzig? Ich will das Lampenlicht ausnutzen und ein paar stopfen.»

«Ai, du kannst aber auch nie rasten!», Lehrer Dju seufzte anerkennend und wogte seinen Körper hin und her. Das Wesen seiner Frau brauchte ihn nicht zu überraschen. Genau wie er, liess sie keinen Augenblick leer, ohne was zu tun, vorbeigehen. Seitdem er sie als vierzehnjähriger heiratete, die damals mit siebzehn Jahren, eine kluge und schöne junge Frau war, rackerte sie sich mitten im Verfall des Familienvermögens ein Menschenalter lang ab, gab den verstorbenen Eltern das letzte Geleit, zog vier Söhne gross, verheiratete sie, erzog ihre Kinder und sorgte jetzt auch noch für das Leben des seit langem für sich wohnenden armen Teufels von Bruder. All diese Lasten ertrug sie geduldiger als sich selbst.

«Diesen Gedanken entsprachen die friedlichen, stillen Bewegungen der alten Dju, die vor der Lampe, am Rande des Kang sitzend ihre Arbeit verrichtete. Die silbergrauen Haare schimmerten unter dem Rand des schwarzen Kopftuches hervor wie sonnenbestrahlter Schnee. «Pong!» Der Krach einer Papierkanone ertönte im inneren Hof. Dieser Ton erreichte wieder einmal das Missfallen des alten Dju gegen die Gemischtwarenhandlung, mit der er nicht zufrieden war. In das tiefe Schweigen, das während des Wartens auf den zweiten Schuss verging, platzte das Fluchen des Mannes, der das Feuerwerk abbrannte: «Die Zündkapsel ein Blindgänger! Eine Scheisse, diese Kanone!» Erst als der dritte Kanonenschuss krachte, konnte man endlich das vollständige «Pong-Paa!» hören, obschon der Laut sehr gedrückt klang und die Verbindung mit seinen beiden Vorgängern nicht leugnen konnte.

Sse trug das Essen in zwei Näpfen auf. Zuerst stellte er den einen Napf auf die glänzend schwarze Kommode, den anderen Napf überreichte er höflich mit beiden Händen seinem Vater.

«Roter Brei mit grossen Bohnen!», lächelte der alte Dju mit freudestrahelndem Gesicht, als er den Napf in die Hand nahm. «Ist das vom Pachtkorn aus Tschang-tsche?» Die Antwort schien er bereits zu kennen.

«Jahr für Jahr...», sprach Sse, wandte den Kopf und setzte sich mit seinem Napf auf die lange Bank vor die Kommode, «wirklich ein gutes Korn!»

Gutes Korn bedeutete grosskörnige Hirse. Kochte man einfachen weissen Brei daraus, so färbte sie die Suppe noch immerhin gelb.

Gleich allen armen Schriftgelehrten gab Lehrer Dju seiner Familie ein gutes Beispiel mit dem ewig wiederholten Vorsatz, Pflügen und Lesen von Vater auf Sohn zu vererben. Die ganze, aus mehr als zehn Mündern bestehende Familie hatte als ausschliesslichen Lebensunterhalt, ausser seinem eigenen kärglichen Land, dessen dreissig Mou auch nicht volle Mou waren, das jährlich siebzehnhundert betragende Schulgehalt von Vater und Sohn, und die drei Stellen Schulland, die zusammen etwas mehr als zehn Dan Pachtkorn einbrachten. Dieses Schulland gab es dank dem Umstand, das der niedrigere Grad eines Anwärters und der höhere Grad eine Bakkalaureus nicht die besondere Gunst des Kaiserhauses genossen, oder deutlicher gesagt, weil Vater und Sohn als Titel, beide in gleicher Weise, nur den mittleren gelehrten Grad eines Siu-tsai, eines «blühenden Talents», ernteten\*\*.

Das kleine Osthaus verwandelte sich allmählich in den gemeinsamen Speisesaal der Familie. Der Dungsammler Gau Or-l-hu, der zweite Sohn des Lehrers Dju, kam mit einer trüben Miene herein und setzte sich an das eine Ende der langen Bank. Unmittelbar danach erschien der dritte Sohn, der pausbäckige Gau San-yüan und setzte sich auf die Türschwelle. Durch die fortgesetzten Gespräche entstand im Raum eine ernste, schwere Stimmung.

«Haben sie einen Aufstand angezettelt?», Die Frage von Or-l-hu-dse, der an den Staatsgeschäften lebhaften

\* Getreidemass, etwa 60 Kilogramm (D. Uebs).

\*\* Die Dynastie verlieh denjenigen, die bei den Staatsprüfungen den Siu-tsai Grad erlangten, der nur zum Lehren berechtigte, lebenslanglich ein kleines Stückchen Land. Aber die Zahl der Titelträger überstieg immer beträchtlich die begrenzte Zahl der zu vergabenden Mou.

Anteil nahm, war in einem Ton gestellt, als ob er über eine Begebenheit aus einem alten Schmöker erzählte.

«Ja, es steht in einem Brief, den der Schulherr aus einem Laden in Peking erhalten hat. Doch die Sache kam raus, weil Yüan Schi-kai in einem Geheimbericht alles verraten hat. Die alte Kaiserin Tse-hi hat nun wieder die Regierungszügel in die Hand genommen und den jungen Kaiser Guang-sü in den Meerespalast eingesperrt. Kang und Liang aber erhielten rechtzeitig Wind von der Sache und flüchteten auf ausländischen Schiffen. Sse berichtete diese gewichtigen Neuigkeiten, die bereits schon einige Monate zurücklagen.

«Haben wohl von den fremden Teufeln gelernt...», seufzte der alte Dju kopfschüttelnd und drückte damit seine Abneigung gegen die Ausländer aus. «Gewiss ist das Schicksal der Dynastie Tsing nicht günstig!»

«Diesmal wird wohl Yüan Schi-kai sich auf einen hohen Beamtenstuhl setzen?», äusserte San Yüan-dse mit grosser Selbstsicherheit seine Vermutung, als ob er das Gehörte eben erst entdeckt hätte. Auf die beiden Worte «hohen Beamtenstuhl» legte er besonders starken Nachdruck.

«Yüan Schi-kai wird zum Generalgouverneur der Provinz Dschli-li aufrücken», ergänzte Sse seinen Bericht über die Ereignisse der damaligen Zeit. «Jetzt ist er der meistbegünstigte Grosswürdenträger. Die sechs Edlen aber liessen ihr Leben, sie wurden alle zur gleichen Zeit geköpft.» Aus der bewegten Stimme von Sse klang Bestürzung und Mitgefühl für das Geschick der Gebildeten.

«Ach — ja, ja!», Die alte Dju seufzte lang und tief. Vor ihren Augen schienen sich die gestopften Strümpfe in Menschenköpfe zu verwandeln, wie die auf der Bühne als Ersatz benutzten Köpfe aus rotem Tuch, nur dass aus ihnen wirkliches Blut floss.

«Traurig, sehr traurig», auch Sse betonte seine Worte schwer, «unter den sechs Edlen ist auch einer der unsrigen, ein Mann aus Schan-si!»

«Leute aus Schan-si», flügte San-yüan-dse als Erklärung für diese traurige Angelegenheit aus seinen kaum vorhandenen Kenntnissen hinzu, «werden in den letzten Jahren sehr selten grosse Beamte!»

«Das Schicksal! Das Schicksal!», Der alte Dju stellte seinen Napf auf den Rand des Kang hin, und seufzte unausgesetzt, seinen Körper hin und her wiegend. «Ja, ja, es ist das Schicksal der Dynastie Tsing!»

Sse legte seine Essstäbchen auf die Kommode und stellte sich mit seinem Napf in der Hand vor seinen Vater. Der Alte nahm seine Essstäbchen in die Hand, gab den Napf seinem Sohn und sagte, mit den Stäbchen im Napf einige Kreise beschreibend, «Nicht so gehäuft!»

«Willst du nicht vorher schon etwas essen, Ma?», fragte Sse zum Fenster herüber.

«Nur noch diese paar Stellen sind übrig», antwortete die alte Dju, indem sie die Strümpfe ein klein wenig vor sich hinhielt, «ich warte bis ihr fertig gegessen habt!» Sie wahrte die Haltung, die der Brauch vorschrieb, dass Frauen erst nach den Männern essen dürfen.

Als Sse hinausging, konnte man im kleinen Haus nur das Schmatzen der Essenden hören. San-yüan-dse, der ein Verkehrshindernis bildete, tauschte darum seinen Platz und setzte sich jetzt an das Ende der langen Bank, das an den Schrank anstieß. Der Schatten des alten Dju bewegte sich an der Wand von Zeit zu Zeit hin und her. Die Heimchen begannen von neuem zu zirpen, aber ihre friedliche Melodie schien auch den Ton zu ändern, als beklagten sie das fallende Schicksal der Dynastie Tsing.

Sse trug zum zweiten Mal Essen auf.

«Ein grosser Geist, dieser Kang Yo-we!», fasste der alte Dju das soeben unvollendet gebliebene Gespräch zusammen und fing wieder zu essen an.

«Ein sehr grosser Geist!», Sse setzte sich auf seinen alten Platz zurück und platze die letzte Entscheidung, als ob er eine Gesichtsbetrachtung anstellte.

Als anzunehmen war, dass die Männer bald mit ihrer Mahlzeit fertig wären, versammelten sich auch die Frauen in der Küche. Mit schleppenden Bewegungen, wie ein irdener Wasserkübel, stellte die älteste Schwiegertochter den leergegessenen Napf ihres Mannes auf die Fensterbank und legte dann die übrigen Näpfe ordnungsgemäss in einen Stapel aufeinander.

«Bring unsrer Mutter das Essen!», befahl sie der Zweitältesten.

«Ich traue mich nicht!», Die Zweitälteste widersprach ganz scharf und stellte sich ängstlich.

«Du Bildschöne, Du, wovor hast du denn Angst? Hat Or-l-hu seinen Napf noch nicht weggestellt? Sieh mal nach, ob er mit dem Essen fertig ist und bring gefälligst den Napf in deiner Hand zurück!», Die Älteste machte sich in ihrer gewohnten spöttischen Art über sie lustig und liess sich dann wie ein schwerer Sack auf die Steinbank vor dem Fenster hinfallen.

«Was redest du!», Die Zweite unterstützte ihre wiederholte Weigerung mit einem dazwischengeschossenen, blöden Lächeln. Sie wartete bis Frau Sse, die vierte Schwiegertochter, die Vater Küchengott vor seinem Bild dargebrachten Süßigkeiten herunternahm, holte dann aus dem Regal darunter einen reinen Napf und füllte ihn mit Hirsbrei.

«Diese Frau ist aber auch... bring das Essen hin, der Mann ist ja da, was fürchtest du dich also!», Die Viertälteste nahm die Süßigkeiten aus dem Holzteller und teilte sie auf der Fensterbank in soviel kleine Stücke wie Familienmitglieder da waren. Dann rief sie wieder nach ihrem Töchterchen Gue-ying-dse.

Auch die Älteste holte sich einen Napf und sprach, ihrer Gewohnheit gemäss, eine Schulter hochziehend: «Wirklich, die Vergeltung kommt schon in dieser Welt, wenn Menschen den Mund zu voll nehmen! Wie prahlte doch noch Or-l-hu: die erste, die durch Heirat ins Haus kam, sah aus wie eine bemalte Scheusalstraze auf der Bühne, die zweite, war wieder eine Scheusalstraze, diesmal wollen wir eine aus der Stadt heiraten, eine Bildschöne! Sagte es, ging selbst in die Stadt, um sie zu besehen, und brachte dich, Bildschöne, heim!»

«Was redest du, man muss sich ja zu Tode schämen!», Und weil Frau Or-l-hu beim Hinaustragen des Essens nur auf das Sprechen achtete, stiess sie beinahe das herbeilaufende kleine Mädchen um. Die Kleine wich zur Seite aus, und liess die wunderliche grosse Frau vorbei, die wie ein verzarrtes Kind sich zierend, jammerte: «Den Menschen umzurennen!»

(Fortsetzung folgt.)

\* Nach der Niederlage der korrupten mandschurischen Tsing-Dynastie im chinesisch-japanischen Kriege, begann im Jahre 1898 eine grosse Reformbewegung zur Erneuerung und Modernisierung des Reiches nach westeuropäischem Muster. Den geistigen Führern der Bewegung, den konstitutionellen Monarchisten Kang Yo-we und Liang Tji-tschau, gelang es für eine kurze Dauer, den jungen Kaiser Guang-sü zu beeinflussen. Doch wurde nach dem Verrat des Militärmachthabers Yüan Schi-kai, der später noch eine grosse Rolle spielen sollte, die Bewegung von der reaktionären Hofelique, mit der Kaiserinwitwe Tse-hi an der Spitze.

\* Tausend Kupfermünzen, damals ungefähr 1-2 Mark wert (D. Uebs.).

# Théâtre, Cinéma, Musique Stage, Music, Moving Pictures Theater, Kino, Musik

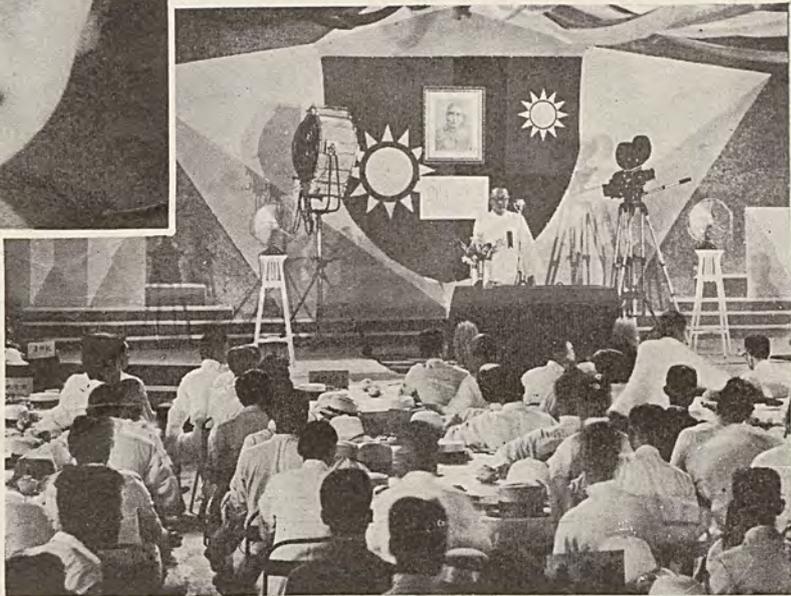
La section de propagande du parti Kouomintang vient de fonder un institut destiné à créer des films de propagande. M. Chang-Choung, le directeur du nouvel institut. (1) Inauguration officielle. (2)

The propaganda-section of the Kuomintang-party has just founded an institute, destined to produce propaganda-films. Mr. Chang-Chung, the manager of the new institute. (1) Official inauguration. (2)

Die Propaganda-Abteilung der Kuomintang-Partei hat kürzlich ein Tonfilm-Institut für Propagandazwecke gegründet. Der Direktor des neuen Institutes, Herr Chang-Chung. (1) Eröffnungsfeier. (2)



1



2



Ceux qui s'en vont.

Cheng Ching-Wan, célèbre artiste, spécialiste de la musique ancienne, président de l' « Association centrale des musiciens chinois ».

The death is lamented of Cheng Ching-Wan famous artist, specialist of ancient music, president of the « Central ligue of Chinese musicians ».

Cheng Ching-Wan, bekannter Künstler, Spezialist für alte Musik, Präsident des « Hauptverbandes chinesischer Musiker », starb kürzlich.

De retour d'Europe, M. Mei Len-Fang, gloire de la scène chinoise, arrive à Changhaï.

1) M. Mei Len-Fang quitte le vapeur et salue le public.  
2) Il est acclamé par le public.

Back from Europe M. Mei Len-Fang, the famous popular actor, arriving at Shanghai.

1) Mr. Mei Len-Fang leaving the steamer and greeting the public.  
2) The public bidding him rapturously welcome.

Aus Europa heimgekehrt trifft der berühmte Schauspieler, Herr Mei Len-Fang in Shanghai ein.

1) Mei Len-Fang verlässt den Dampfer und begrüßt das Publikum.  
2) Begeisterter Empfang durch das Publikum.

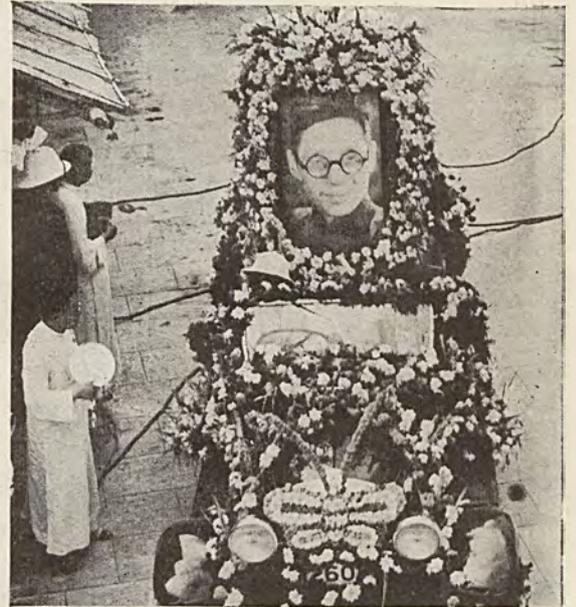
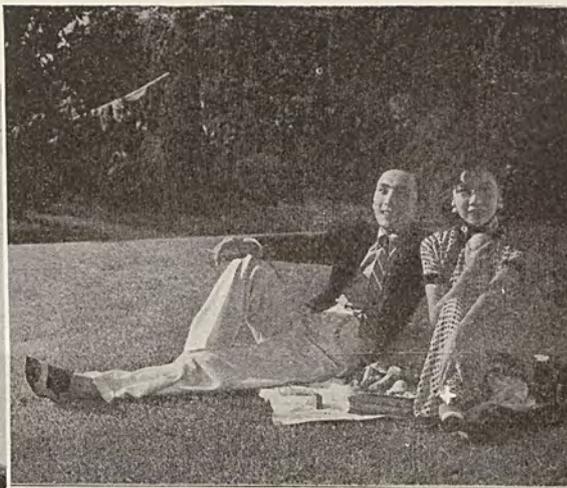


1

La célèbre étoile de cinéma, Mlle Yuan-Ling-Yu, qui s'est suicidée récemment par chagrin d'amour.

The famous film-star Miss Yuan-Ling-Yu who recently because of an unfortunate love-affair, has committed suicide.

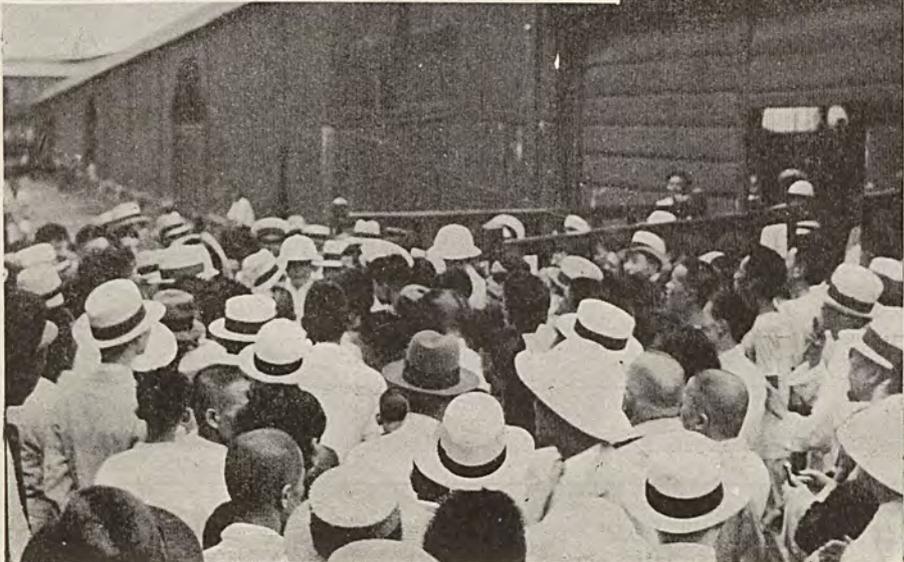
Die berühmte Filmschauspielerin Fr. Yuan-Ling-Yu welche vor kurzem aus Liebesgram Selbstmord beging.



Voiture de deuil, richement fleurie, exhibant la reproduction photographique du vice-directeur général de la société cinématographique chinoise « Star », le célèbre régisseur Chen Tsen-Tsio récemment décédé. Il avait été un des meilleurs acteurs de la Chine.

Mourning-coach with rich floral decoration, exhibiting the photographic reproduction of the vice-director general of the Chinese Star-film Company, the late Chen Tsen-Tsio. He had been an excellent actor and a first-class stage-manager.

Blumengeschmückter Trauerwagen mit dem photographischen Abbild des stellvertretenden Generaldirektors der chinesischen Starfilmgesellschaft Chen Tsen-Tsio der kürzlich starb. Ein ausgezeichnete Schauspieler, hat er sich auch als Regisseur hervorragend bewährt.



2



Le retour du papillon. Mlle Wou-Tsé (papillon), célèbre étoile de cinéma, débarque à Changhaï en rentrant d'Europe.

The butterfly has fled homewards. The famous film-star, Miss Wu-Tsé (butterfly) who has toured in Europe, disembarking at Shanghai.

Der Schmetterling ist heimwärts geflogen. Der berühmte Filmstar, Fräulein Wu-Tse (der Schmetterling) aus Europa zurückgekehrt, landet in Shanghai.

# Quelques scènes de films

## Some scenes of film acting

### Einige Filmszenen



Une scène du film « Chant des Pêcheurs » (1934) qui a connu un succès extraordinaire.

A scene of the extremely successful film « Fishermen's Song » (1934).

Eine Szene aus dem höchst erfolgreichen Film « Lied der Fischer » (1934).



Autre scène du même film. Le fameux comique Han-Lan-Gen et Mlle Wang-Yen-Mei qui y joue le rôle principal, « à la pêche ».

Other scene of the same film. The famous comic actor Han-Lan-Gen with Miss Wang-Yen-Mei, who plays the leading part « fishing ».

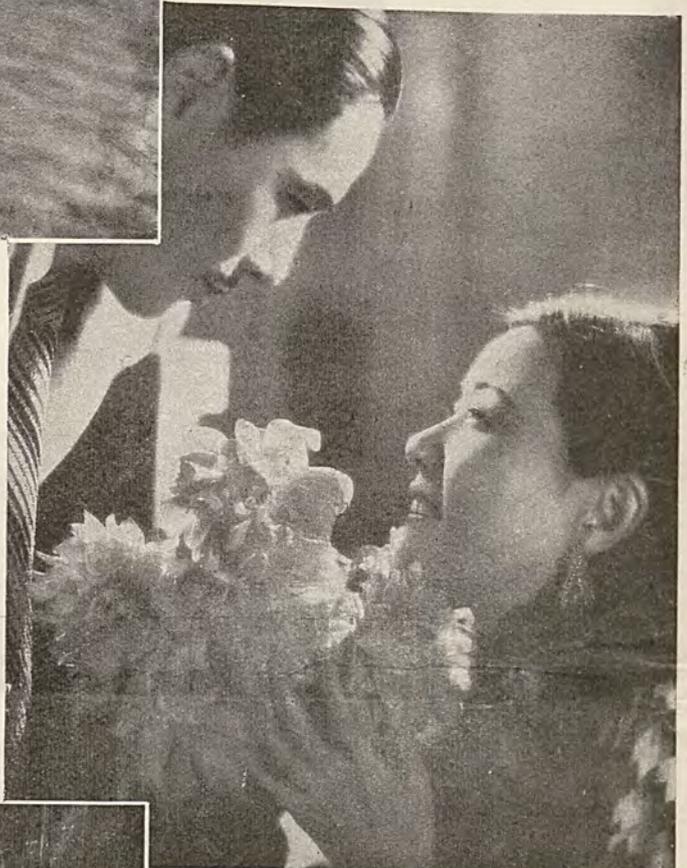
Andere Szene aus demselben. Der bekannte Komiker Han-Lan-Gen mit Fräulein Wang-Yen-Mei, die hier ihre Hauptrolle spielt, « beim Fischen ».



Une scène du film « Highways ». Mlle Cheng Yen-Yen (l'« hirondelle ») avec M. Lo-Pan dans son rôle principal.

A scene of the film « Highways ». Miss Cheng Yen-Yen (the « swallow ») with Mr. Lo-Pan, in her leading-part.

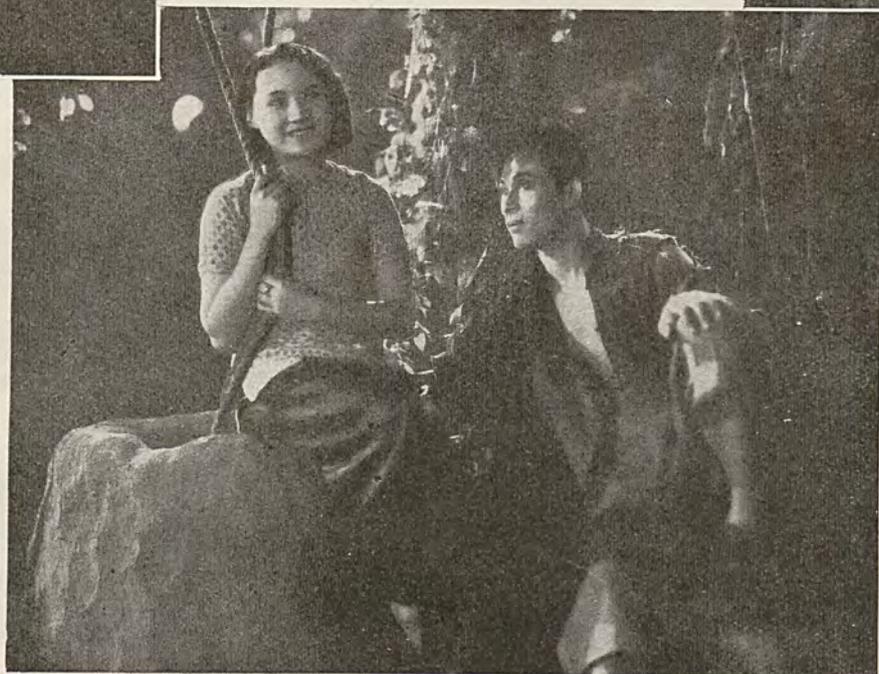
Eine Szene aus dem Film « Highways ». Fräulein Cheng Yen-Yen (die Schwalbe) mit Herrn Lo-Pan in ihrer Hauptrolle.



Mlle Wang-Yen-Mei dans le film « Eglantine ».

Miss Wang-Yen-Mei in the film « Wild brier ».

Fräulein Wang-Yen-Mei im Film « Wilde Rose ».



Feu Mlle Yuan-Ling-Yu dans le film « Femmes modernes ».

The late Miss Yuan-Ling-Yu in the film « Modern Womanhood ».

Die kürzlich verstorbene Yuan-Ling-Yu im Film « Moderne Weiblichkeit ».